

Réflexions sur divers ouvrages de M. Mitié ... touchant les maladies vénériennes / par M. Fabre ... Nouveau supplément à son Traité des mêmes Maladies.

Contributors

Fabre, Pierre, 1716-1793.

Publication/Creation

Paris : P. Fr. Didot le jeune, 1780.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wqcqpd4y>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

RÉFLEXIONS

S U R

DIVERS OUVRAGES

D E M. MITTIÉ,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine
de Paris, &c.

T O U C H A N T

LES MALADIES VÉNÉRIENNES;

Par M. FABRE, Professeur royal du Collège de
Chirurgie, &c.

NOUVEAU SUPPLÉMENT

à son Traité des mêmes Maladies.



A P A R I S,

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur,
quai des Augustins.

M. D C C. L X X X.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

RETELLE

sur

DIVERS OUVRAGES

DE M. MITTLE



Docteur Régent de la Faculté de
de Paris, &c.

TOUT

LES MALADIES VENEREENNES

par M. FABRE, Professeur royal du Collège de
Chirurgie, &c.

NOUVEAU SUPPLÉMENT

à son Traité des mêmes Maladies.

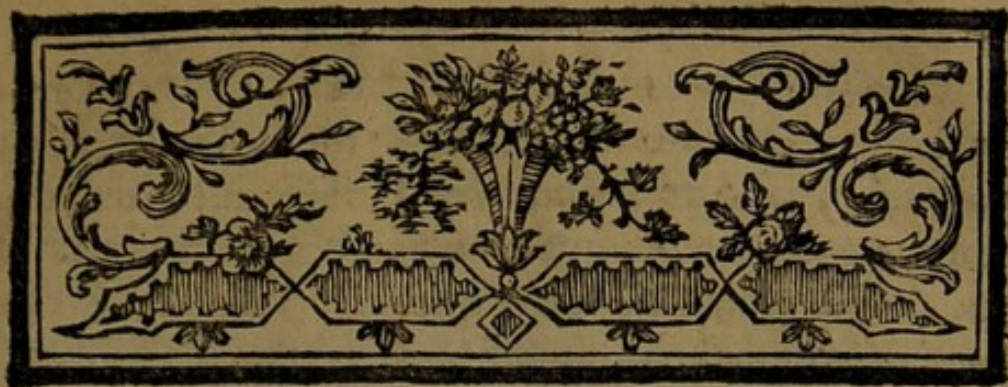


A PARIS,

chez P. Fa. Didot le jeune, Libraire-Imprimeur,
quai des Augustins.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY.



RÉFLEXIONS
SUR DIVERS OUVRAGES
DE M. MITTIÉ,
TOUCHANT
LES MALADIES VÉNÉRIENNES.

J'AI reçu dernièrement, de la part de M. Mittié, sa réponse à l'extrait que M. Bacher a fait dans le Journal de Médecine, de ses *Observations sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes, particulièrement avec les végétaux*. Il m'avoit fait l'honneur, dans le temps, de me gratifier de ces observations; mais je ne connoissois point son premier ouvrage, intitulé *Étiologie nouvelle de la salivation, ou Explication de la manière dont le mercure fait saliver*. Je viens de me procurer cette dissertation, qui a plus fixé mon attention que les autres.

Le principal objet de M. Mittié , dans ce dernier Ecrit , est de décréditer la méthode des frictions (a) , & de préconiser l'usage intérieur du mercure allié avec quelque acide que ce soit. Il ne craint point de dire que la première de ces méthodes est inconséquente dans tous ses points , & aussi dangereuse dans ses effets , qu'infidelle dans le succès qu'on s'en promet ; tandis que la seconde est aussi spécifique dans tous les cas , que convenable à tous les sujets.

Pour prouver ces deux propositions , M. Mittié commence par combattre une opinion que j'ai soutenue dans mon Traité des Maladies vénériennes , savoir , que ces maladies sont soumises à une espèce de crise dans leur guérison ; & il propose ensuite une hypothèse sur la manière dont le mercure fait saliver : hypothèse qu'il croit devoir servir de base à la pratique dans le traitement des mêmes maladies.

Les observations sommaires qui ont paru deux ans après l'Etiologie de la salivation , présentent un système différent , par rapport aux remèdes qui conviennent dans les maladies vénériennes : c'est bien toujours la même proscription du mercure en friction ; mais la méthode des préparations salines ne mérite plus ici la même confiance ; il n'y a que les végétaux en général , excepté trois ou quatre espèces , qu'on puisse employer contre la vérole , avec autant de succès que de sécurité. Je m'étonne que M. Mittié ne se soit point

(a) Il comprend les fumigations dans la même proscription ; mais , ne les ayant jamais employées , & n'en connoissant pas les effets , je n'en parlerai point.

empressé de communiquer à sa Faculté des vues aussi grandes ; puisqu'il s'agissoit d'établir une manière nouvelle de voir un objet aussi important que sont les maladies vénériennes , il me semble qu'il auroit dû se hâter d'exposer sa doctrine dans les assemblées particulières de cette Faculté , où chaque membre porte en tribut les observations que sa pratique lui fournit sur la nature des maladies , & sur les remèdes qui leur sont propres ; c'étoit-là le creuset où des principes aussi intéressans pour l'humanité devoient s'épurer. Pour moi , qui ne cherche que la vérité , je ne fais aucune difficulté de soumettre les réflexions que ses écrits m'ont suggérées , au jugement de ses Confrères mêmes.

Personne n'a mieux défini que M. Mittié , la crise qui termine les maladies aiguës ; il l'a considérée sous les rapports qui lui sont propres , c'est-à-dire , relativement à la cause qui l'occasionne , à l'espèce de maladie où elle a lieu , aux efforts qu'elle met en mouvement , aux évacuations qu'elle procure , au temps où elle arrive , enfin , au changement qu'elle apporte à l'état du malade.

« Si la cause , dit-il , qui produit la crise , est
 » la matière morbifique ; si les maladies aiguës ,
 » seules , sont sujettes aux crises , du moins sensibles , & se terminent ordinairement par là ; si
 » les efforts que la matière morbifique met en
 » jeu , sont le *vis vitæ* , par lequel on entend
 » ce principe de vie qui est en nous , lequel ,
 » tendant toujours à la conservation de notre

» être , lorsqu'il est menacé d'une destruction
» prochaine , fait que , par une suite de l'action
» & de la réaction des solides & des fluides , ce
» vice destructeur se trouve dompté , dénaturé ,
» assimilé à nos humeurs ; si l'humeur viciée ,
» ainsi préparée , surcharge la nature qui s'en dé-
» barre pour l'ordinaire , en établissant des
» évacuations par la voie la plus convenable ; si
» la crise , qui est une opération de la nature ,
» que l'art trouble plus souvent qu'il ne la se-
» conde , & qu'il n'a jamais produite seul , a des
» indices , une marche régulière , & demande un
» certain temps pour s'effectuer ; si le change-
» ment qui s'opère dans l'état du malade est un
» effet de la crise , par laquelle la nature suc-
» combe ou triomphe ; si tout cela réuni carac-
» térise une véritable crise , la salivation ne pré-
» sente rien de pareil qui puisse la faire passer
» pour une crise. »

Rien n'est plus juste que ce raisonnement ; & l'on doit en général applaudir à tout ce que M. Mittié dit dans les Chapitres IV & V , où il considère constamment la crise sous le même point de vue , c'est-à-dire , relativement aux maladies aiguës ; mais je l'ai considérée sous un autre aspect dans les maladies vénériennes : or , pour prouver que tout ce que M. Mittié a dit , dans les deux Chapitres que je viens de citer , touchant la salivation regardée comme crise , ne contredit point mes principes , je vais exposer succinctement ma manière de voir ces maladies ; mais auparavant il faut que je m'explique sur le sens que j'attache au mot de *crise* dans cette circonstance.

M. Mittié a bien raison , lorsqu'il dit que la vérole doit être regardée comme une maladie chronique : excepté dans quelques cas particuliers où elle est accompagnée de fièvre & d'inflammation , dans tous les autres elle a un caractère froid & une marche lente ; mais il est trop habile Médecin pour n'avoir pas observé que les maladies chroniques en général sont soumises à une espèce de crise. « Il est certain , disoit un de » ses Confrères, qui voyoit bien quelquefois (a) , » il est certain que toute affection , soit aiguë , » soit chronique , qui se guérit bien , ou selon » le vœu de la nature , finit toujours par quelque » évacuation. Dans ces deux genres de maladies , » la différence de leur forme & de leur marche ne » change rien à leur essence , suivant laquelle » elles font toujours un effort excrétoire , qui se » termine par une évacuation si le malade ne » meurt pas. »

Les anciens avoient distingué cette espèce de crise , de celle qui juge les maladies aiguës ; dans ces dernières maladies, l'expulsion de la cause morbifique est souvent précédée par des exacerbations violentes, & la nature seule y préside : au lieu que, dans les maladies chroniques, les évacuations plus ou moins sensibles , qui terminent la maladie même , ou seulement ses paroxismes , s'opèrent par un mouvement bien plus doux ; mouvement que l'art peut quelquefois déterminer. Il est vrai que , dans les maladies chroniques , le mot d'*excrétion* conviendrait peut-être mieux , du moins il ne seroit pas aussi ambigu que celui de *crise* ,

(a) M. de Bordeu, Recherch. sur les Mal. chron.

qui présente toujours l'idée figurée & systématique d'un combat que la nature livre, dans les maladies aiguës, à la cause morbifique; mais on conviendra que, s'il y a erreur dans ce cas, elle n'est que dans le mot, & non dans la chose. Ainsi, voilà qui est bien entendu; je puis à présent exposer ma façon de penser sur la marche des maladies vénériennes, & sur la manière dont le mercure opère leur guérison, sans craindre que M. Mittié prenne le mot de *crise*, lorsque je m'en servirai, dans un autre sens que celui que je lui attribue.

Dans la gonorrhée, le virus est borné dans les glandes du voisinage de l'urèthre, ou dans le tissu cellulaire de ce canal; l'action qu'il y excite, & l'inflammation qui survient, lui servent de barrière, l'empêchent de pénétrer dans l'intérieur, & l'écoulement qui caractérise la maladie suffit pour l'entraîner entièrement au-dehors: aussi une gonorrhée, qui parcourt successivement ses différens périodes, & qui ne cesse point de couler jusqu'au terme naturel de sa guérison, ne donne-t-elle jamais la vérole; c'est pourquoi j'ai conseillé dans mes Ecrits d'abandonner cette maladie à la nature, c'est-à-dire, de ne s'en occuper que pour modérer les accidens, & éloigner tout ce qui est capable de supprimer l'écoulement; sur-tout, point de mercure, ni sudorifique, ni purgatif, ni rob, ni sirop. Rien n'est plus mal entendu, que de donner des remèdes anti-vénériens, dans l'intention de détruire ou corriger le principe de la gonorrhée; leur action, quelque modérée qu'elle soit, est le plus souvent capable de supprimer l'écoulement, avant que l'excrétion

critique, que la nature a établie, soit complète; d'où il résulte que ces remèdes donnent plus souvent la vérole, qu'ils ne la préviennent.

Les chancres doivent être considérés sous un autre point de vue : ils sont constamment suivis de la vérole, parce que la nature n'y opère aucune crise capable d'expulser le virus au-dehors; rien ne l'empêche de pénétrer dans l'intérieur, & il y porte nécessairement l'infection, à moins que, par une disposition favorable, il ne se dépose dans les glandes les plus voisines du lieu que le chancre occupe, & ne produise un bubon : dans ce cas, si la tumeur se termine par une suppuration véritablement critique, & si elle est traitée convenablement, le malade peut être garanti de la vérole à peu de frais. Mais, lorsque le virus a pénétré intérieurement, lorsque la vérole est confirmée, il ne faut point s'attendre que la nature détruise elle-même, par aucune espèce de crise, le principe de la maladie; l'art doit opérer sa guérison.

La vérole n'a point le caractère de ces maladies innées, qui tiennent à la constitution du sujet; le plus souvent l'art tente en vain de guérir ces dernières maladies par toutes sortes de remèdes : si elles viennent à se dissiper, c'est presque toujours par une révolution que les progrès de l'âge opèrent dans l'économie animale : révolution qui anéantit le principe de la maladie, comme dans les écrouelles, ou qui change seulement le mode de la maladie, comme dans la goutte, qui efface les autres affections habituelles auxquelles elle a succédé. Mais la vérole dépend d'une cause acquise, qui est absolument

étrangère à notre constitution , & qu'il est au pouvoir de l'art de détruire.

M. Mittié est peut-être le seul qui ait méconnu la propriété spécifique du mercure contre cette maladie. Sans doute qu'il n'a jamais été à portée d'observer les effets aussi prompts que salutaires qu'il produit , lorsqu'il est administré , sur-tout en friction , avec l'intelligence qui convient : c'est en vain qu'il déclamera, avec toute la force dont il est capable, contre cette méthode ; elle prévaudra toujours sur les préparations mercurielles prises intérieurement, & sur tout autre remède. Pour suivons.

Je n'ai jamais été de l'avis de ceux qui attribuoient le flux de bouche à des parties hétérogènes , ou arsenicales , mêlées au mercure , ou à quelque autre cause mécanique. En 1758 , j'avois déjà rejeté ces hypothèses ; & voici l'idée que je m'étois formée de la salivation. Je l'attribuois , à peu près comme M. Mittié , à l'irritabilité dont nos organes sont doués , à laquelle je rapportois en général les effets des remèdes évacuans. Je pensois que ces remèdes ne déterminoient des évacuations par le vomissement , par les selles , par les urines , par la transpiration , par les sueurs , &c. , qu'en excitant l'irritabilité de l'estomac , celle des intestins , & des vaisseaux sécrétoires des reins & de la peau. « Mais , disois-je , il y a une remarque importante à faire à cet égard ; c'est que tous ces remèdes , également irritans , n'opèrent pas le même effet sur tous les organes excrétoires doués de l'irritabilité , c'est-à-dire , que le remède qui excite l'irritabilité des reins , ne produit aucun effet sur les or-

» ganes qui fournissent la matière de la transpi-
 » ration & de la sueur ; de même que les diuréti-
 » ques & les sudorifiques ne font aucune impres-
 » sion sur l'estomac , ni sur les intestins , ainsi des
 » autres ; ce qui prouve , ajoutois-je , qu'il y a des
 » affinités différentes entre les remèdes évacuans
 » & nos organes excrétoires : de manière qu'un
 » tel remède n'excite l'irritabilité que d'un tel or-
 » gane , sans faire aucune impression sur les au-
 » tres ; ce qui fait distinguer les différentes espè-
 » ces des remèdes évacuans en cyalologues , en
 » hydragoges , en emménagogues , en diuréti-
 » ques, en sudorifiques, &c. suivant l'espèce d'éva-
 » cuation qu'ils ont coutume de provoquer. »

Je pensois , d'un autre côté , que les crises que
 la nature opère elle-même dans les maladies ai-
 guës , pouvoient se rapporter à la même cause ;
 j'imaginois que , lorsque l'humeur morbifique
 avoit été modifiée , ou préparée par la coction ,
 elle excitoit l'irritabilité de quelque organe ex-
 crétoire , & déterminoit une évacuation par la-
 quelle elle étoit entraînée au dehors. « On ob-
 » serve de plus , disois-je , que chaque espèce de
 » maladie a sa crise particulière , c'est-à-dire , que
 » c'est telle ou telle espèce d'évacuation qui ter-
 » mine communément telle ou telle espèce de
 » fièvre ; ce qui prouve également que chaque
 » espèce de levain morbifique a , de même que
 » les remèdes évacuans , une affinité particulière
 » avec quelqu'un de nos organes excrétoires.

» Mais , ajoutois-je , les effets dont je viens
 » de parler , par rapport à ces remèdes , & par
 » rapport aux crises , ne sont pas si constans & si
 » universels , qu'ils ne souffrent souvent des va-

» riations considérables dans les différens corps
» où ils s'opèrent. L'irritabilité des organes n'est
» pas la même dans tous les individus ; ces orga-
» nes sont plus ou moins sensibles à l'impression
» des substances irritantes dans un corps que dans
» un autre ; les modifications des fibres irritables
» varient aussi quelquefois , au point que les or-
» ganes n'ont pas la même affinité , dans tous les
» corps , avec tel ou tel stimulus : ainsi , de - là
» cette diversité de tempéramens , qui fait que les
» uns sont beaucoup purgés avec un minoratif
» très-doux, & même avec le petit-lait , tandis
» que des purgatifs très-forts ne produisent que
» peu d'évacuations dans d'autres ; qui fait que le
» même remède est diaphorétique dans les uns ,
» diurétique dans d'autres , purgatif dans cer-
» tains , & quelquefois émétique dans d'autres. »

Suivant cette doctrine , fondée sur l'observa-
tion , je croyois donc que le mercure ne déter-
minoit le flux de bouche qu'en excitant l'irritabi-
lité des organes qui séparent la salive : je pensois
que ce minéral excitoit la salivation par la même
loi que le sel de nitre , par exemple , détermine
une plus grande excrétion d'urine ; je disois que
ces deux stimulus , introduits dans les secon-
des voies , n'agissoient que sur les organes res-
pectifs avec lesquels ils avoient une affinité parti-
culière : ainsi j'avois dans l'idée que le mercure
ne produisoit le flux de bouche , que parce que
les fibres irritables des organes salivaires étoient
disposées de manière que les globules de ce mi-
néral , peut-être modifiés d'une nouvelle manière
depuis leur introduction dans le corps , mettoient
ces organes en mouvement , & déterminoient

une plus grande excrétion de salive ; mais , comme j'avois déjà observé que la modification de nos organes varioit souvent , je concevois aussi que le mercure ne devoit pas produire constamment le même effet, c'est-à-dire, qu'il ne devoit pas toujours exciter la salivation , & qu'il devoit déterminer d'autres évacuations , suivant qu'il se trouvoit avoir plus d'affinité avec quelqu'un des différens organes qui donnent issue aux humeurs excrémentitielles.

Telle est l'explication que j'ai donnée, dans mon *Traité des Maladies vénériennes* , de la manière dont le mercure fait saliver. Je n'ignore point que ces sortes d'hypothèses ne sont pas susceptibles de cette démonstration qui imprime seule à une opinion le caractère de la vérité : aussi ce n'est point sur leurs semblables qu'on peut fonder les principes d'une saine pratique ; mais on se hasarde de les proposer , lorsqu'elles cadrent parfaitement avec toutes les autres parties d'un système qu'on a embrassé. Je passe à l'hypothèse de M. Mittié sur le même sujet ; c'est dans le détail le plus exact que je dois la rapporter, pour ne point être soupçonné de vouloir affoiblir le degré d'évidence qu'il lui suppose.

Rien ne paroît plus méthodique, & mieux raisonné , que cette hypothèse. M. Mittié commence par considérer les parties muqueuses , graisseuses & salines que contiennent les alimens que nous prenons. Toutes ces matières entraînées dans le torrent de la circulation , après la digestion , y subissent par leur rencontre, par la chaleur & le mouvement , différentes modifications , & forment de nouvelles combinaisons , d'où résultent

des espèces de sels neutres & de savons , qui peuvent , jusqu'à un certain point , se surcharger d'alkali & d'acide : moyen nécessaire que la nature emploie pour prévenir les désordres que l'un & l'autre de ces sels occasionneroient dans l'économie animale , s'ils y circuloient seuls & à nu. On retire ces matières des parties solides & fluides , par les différens procédés que la chimie enseigne.

Un des sels , suivant M. Mittié , que l'on obtient le plus communément , sans qu'on puisse soupçonner qu'il soit , comme la plupart des autres , le produit du feu , & altéré ou dénaturé par les procédés chimiques que l'on emploie pour les avoir , est le sel fusible que l'on retire de l'urine par la simple évaporation.

Ce sel formé par l'acide phosphorique ou animal , combiné avec l'alkali fixe ou volatil , est connu sous le nom de sel fusible ou essentiel d'urine , sel phosphorique , sel animal , &c.

L'alkali fixe , ou volatil , qui entre dans sa composition , est chargé d'une matière grasse , qui rend son union avec l'acide animal moins intime , & sa décomposition facile.

Quoique l'acide animal soit combiné avec l'alkali volatil , ce sel n'est pas volatil comme les sels ammoniacaux.

L'acide animal tient si peu à sa base , quand l'alkali volatil lui en sert , qu'on la lui enlève aisément par le feu.

M. Mittié observe ensuite que le rapport des acides avec les substances qu'ils peuvent dissoudre , & avec lesquelles elles se combinent , étant en raison de leur pesanteur spécifique , il s'ensuit

que l'acide animal, comme le plus pesant de tous les acides, a plus d'affinité qu'aucun autre avec le mercure; & que cette affinité se trouve augmentée en raison composée du rapport que l'acide animal a de plus avec le phlogistique, qui entre avec excès dans les principes constitutifs du mercure.

Pour prouver cette affinité, M. Mittié rapporte les procédés suivans. Mêlez une dissolution de sel fusible à une dissolution de mercure par un acide quelconque; il se fait une double décomposition. L'acide animal quitte sa base pour s'emparer du mercure; & l'acide qui tenoit le mercure en dissolution, s'unit à la base du sel fusible: d'où résultent deux autres combinaisons; l'une est le sel mercuriel, & l'autre un sel neutre ou ammoniacal, selon la dissolution qu'on a employée.

La décomposition connue du tartre vitriolé, au moyen d'une dissolution de mercure par l'acide nitreux, est un exemple & une identité d'effet, qui semble prouver, contre la table des rapports, que l'acide vitriolique, ainsi que l'acide animal, a plus d'affinité avec le mercure, qu'ils n'en ont l'un & l'autre avec l'alkali fixe & volatil.

Une autre parité d'effets de ces deux acides, est que le tartre vitriolé & le sel fusible, mêlés à du charbon, se décomposent au feu, deviennent volatils par leurs combinaisons avec le phlogistique, & produisent, l'un le soufre, & l'autre le phosphore.

M. Mittié dit ensuite que l'acide animal, quoique le moins corrosif de tous, a essentiellement la propriété de dissoudre le mercure plus promp-

tement & en plus grande quantité qu'aucun autre acide ne fait, à froid même, sans effervescence, & sans lui enlever son phlogistique, cette opération ne donnant aucun acide sulfureux, comme il arrive dans la dissolution du mercure par un autre acide. Il dit encore que la combinaison de l'acide animal avec le mercure est la plus intime, la plus parfaite & la plus durable en ce genre; que le sel qui en résulte, est plus doux & plus soluble dans l'eau, qu'aucun autre sel mercuriel; & qu'aucun acide, aucun sel neutre, aucune dissolution métallique, ne décompose le sel mercuriel animal.

« Enfin, ajoute M. Mittié, cette affinité de l'acide animal avec le mercure existant sans exception, il s'ensuit nécessairement que le mercure pris en friction, circulant avec les liqueurs, étant extrêmement divisé, venant à rencontrer du sel fusible, il le décompose; l'acide animal s'empare du mercure, abandonne l'alkali volatil qui, devenu libre, donne lieu à la plupart des phénomènes de la salivation, dont les accidens sont plus ou moins graves, en raison de la sensibilité du sujet, de sa constitution bilieuse ou alkalescente, de sa disposition hypocondriaque ou scorbutique, mais principalement de la quantité de mercure combiné avec l'acide animal; parce que, plus il se forme de sel mercuriel animal, plus il y a d'alkali volatil libre, qui produit alors tous les maux que la salivation entraîne avec elle, sans qu'on ait soupçonné jusqu'ici l'alkali volatil libre d'en être la cause principale. »

Or, de-là M. Mittié conclut que l'irritabilité

des glandes salivaires, communément plus grande que celle des autres glandes, est une cause éloignée & disponante de la salivation.

Que le sel mercuriel animal, qui s'est formé dans les vaisseaux par sa nature & par sa pesanteur, stimulant les glandes salivaires, est la cause occasionnelle & déterminante de la salivation.

Que l'alkali volatil, qui formoit le sel fusible, se trouvant à nu par la combinaison de son acide avec le mercure, devient la cause procatactique de tous les accidens de la salivation, comme l'haleine puante, le gonflement de toutes les parties de la bouche, les ulcères fétides qui surviennent à ces parties, les hémorragies des gencives, l'ébranlement & la chute des dents, &c.

Que l'alkali volatil libre, mêlé & confondu avec les humeurs, au moyen de la circulation, porté à tous les organes, par ses qualités âcres & caustiques altère & décompose les fluides, irrite & détruit les solides, &c. &c.

Enfin, dans le Chapitre suivant, M. Mittié examine les effets que le mercure produit, lorsqu'on le donne intérieurement, étant saturé d'acide. En comparant ces effets avec ceux que le mercure donné en friction opère, il dit que ces préparations avec excès d'acide, lorsqu'elles ont passé dans les secondes voies, au moyen de leur solubilité, y subissent, quand elles rencontrent du sel fusible, une décomposition, d'où résulte un sel mercuriel animal. Que le mercure, donné en friction, forme également un sel mercuriel animal; mais que, quoique le résultat, dans ces deux cas, soit le même quant à la formation du sel mercuriel animal, les effets en sont

bien différens : que , dans le premier cas , la salivation est légère, douce & sans aucun accident ; au lieu que, dans le second, elle est accompagnée des accidens les plus graves, comme on vient de le voir : or, la raison de cette différence est, suivant M. Mittyé, que, dans l'usage des préparations mercurielles avec excès d'acide, par la double décomposition qui se fait dans les vaisseaux, du sel fusible d'une part, & du sel mercuriel de l'autre, les bases de ces deux sels changent mutuellement d'acide, c'est-à-dire, que l'acide qui tenoit primitivement le mercure en dissolution, s'empare de l'alkali volatil que l'acide animal a abandonné pour s'unir au mercure, & forme un sel ammoniacal ; de sorte qu'au moyen de cette dernière combinaison, il n'y a point d'alkali libre, & par conséquent aucun des accidens dépendans de sa présence. « C'est pourquoi, » ajoute M. Mittyé, les préparations mercurielles » que l'on fait prendre intérieurement, & qui, » par leur nature, occasionnent communément » le plus de ravages, sont le mercure dissous par » les alkalis, les vrais précipités, les préparations de mercure, auxquelles on associe les alkalis ou le savon, le mercure gommeux, syrupeux, la panacée, les faux précipités, le » mercure doux, &c. »

Voilà le précis de l'Etiologie nouvelle de la salivation, par laquelle M. Mittyé s'est proposé de prouver que la méthode par les frictions est aussi inconséquente que dangereuse. Je n'ai jamais tant regretté que dans ce moment, de n'avoir que des connoissances peu étendues dans la pratique de la Chimie : je l'ai toujours négligée, parce

parce que je pensois qu'on ne pouvoit pas juger de la Chimie naturelle, par celle qu'on cultive dans les laboratoires : voici à quoi se réduisoient mes idées à cet égard. En parlant des fluides du corps humain, dans mes *Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de santé & dans l'état de maladie*, j'ai dit :

« Concluons donc que les fluides du corps hu-
 » main sont composés de feu & d'air fixés, différem-
 » ment combinés avec la terre & l'eau ; mais, pour
 » que ces élémens forment nos liqueurs, il faut qu'ils
 » soient modifiés d'une certaine manière dans les
 » végétaux & dans les animaux qui nous servent
 » de nourriture ; car tous les mixtes qui contien-
 » nent les mêmes principes, ne sont pas propres
 » à former nos fluides : il n'y a que les substan-
 » ces que notre goût adopte, qui puissent four-
 » nir les parties intégrantes qui sont analogues à
 » la nôtre ; les autres serviroient plutôt à l'alté-
 » rer, à la détruire. Concluons encore que l'esto-
 » mac doit être considéré comme un centre d'ac-
 » tion, un foyer de chaleur, où les mêmes élé-
 » mens se modifient, se combinent & se trans-
 » forment d'une manière nouvelle, pour former
 » un fluide blanc, le chyle, que l'art ne fauroit
 » imiter ; lequel étant versé dans le torrent de
 » la circulation, les principes dont il est com-
 » posé se modifient encore différemment, &
 » forment le sang. Concluons enfin qu'il semble
 » que chaque organe, chaque partie du corps a son
 » rythme chimique particulier (qu'on me passe
 » cette expression) qui donne une tournure dif-
 » rente à chaque liqueur qu'elle contient ou
 » qu'elle sépare ; mais que toutes ces liqueurs ne

» sont pas plutôt formées , qu'elles tendent à
 » changer de caractère ; que le mouvement & la
 » chaleur animale en changeant continuellement le
 » mode ; que leurs formes & leurs combinaisons ne
 » sont pas long-temps fixes ; qu'elles parcourent
 » un cercle de changement qui fait varier leurs
 » qualités d'une infinité de manières : qu'il est
 » difficile par conséquent de connoître , par les
 » procédés chimiques, le véritable caractère des
 » parties intégrantes qui les composent, puisque
 » les mouvemens de putréfaction , de fermenta-
 » tion, de dissolution , d'embrasement, &c. aux-
 » quels on les soumet dans ces procédés , donnent
 » des formes nouvelles à ces molécules. »

Ces idées générales sur la Chimie naturelle, suffisoient bien pour me faire pressentir que l'hypothèse de M. Mittié sur la salivation n'étoit qu'un procédé de son imagination ; mais il falloit le prouver. J'ai donc été obligé de consulter un habile Chimiste ; je me suis adressé à M. Croharé, Apothicaire de Monseigneur le Comte d'Artois : comme la vérité l'intéresse toujours sans acception de personne , il ne s'est point refusé à discuter une opinion , dont la futilité l'a frappé au premier coup d'œil. Voici la Lettre qu'il m'a adressée.

LETTRE de M. CROHARÉ, Apothicaire de Monseigneur le Comte d'Artois, à M. FABRE.

« Il est , Monsieur, peu de substances qui aient autant exercé la sagacité & la patience des Chi-

mistes, que l'acide phosphorique. Quelques-uns regardent cet acide comme la cause & le principe de presque tous les phénomènes de la nature. Ils disent que sa présence s'annonce par des effets aussi constans que variés; qu'il est visible dans l'action qu'exercent le feu, l'eau & l'air sur tous les corps; que, par une conséquence nécessaire, ils le voient aussi dans les terres, les pierres, les métaux & les sels de toutes les espèces: ils prétendent qu'il donne à toutes ces matières la pesanteur, la ductilité, la transparence, la dureté, &c. D'un autre côté, il n'étoit pas naturel que l'action d'un acide si extraordinaire fût bornée aux substances inactives, & pour ainsi dire, mortes: aussi l'a-t-on reconnu pour la cause de la végétation, de la variété des plantes, de l'organisation des animaux; & comme c'est des parties solides de ces derniers qu'on retire une plus grande quantité de cet acide, on a pensé qu'il étoit également la cause de la dureté des os, de la flexibilité des nerfs, de la souplesse des muscles, de la fluidité & de la pureté des humeurs. En un mot, il n'est point dans la nature, suivant la physiologie de ces mêmes Chimistes, de substance qui exerce un pouvoir aussi varié, aussi illimité que celui de l'acide phosphorique. »

» Tel est, Monsieur, le précis des opinions nouvelles qu'on s'efforce d'introduire dans la Chimie: ce n'est point ici le lieu de les soumettre directement à un examen éclairé par l'expérience; en attendant, on verra suffisamment le cas qu'on en doit faire, dans les réflexions suivantes que vous m'avez demandées

touchant l'hypothèse de M. Mittié sur la manière dont le mercure excite la salivation. »

» Il paroît que cet Auteur a puisé dans les nouveautés chimiques que je viens de vous exposer, l'idée de cette hypothèse. Il dit que le sel phosphorique n'est pas, comme la plupart des autres, le produit du feu, & altéré ou dénaturé par les procédés chimiques que l'on emploie pour les avoir ; que ce sel est l'acide *animal*, combiné avec l'alkali fixe ou volatil, connu sous le nom de sel fusible ou essentiel d'urine, sel phosphorique, &c. : il ajoute que, comme son rapport avec les substances qu'il peut dissoudre, & avec lesquelles il peut se combiner, est en raison de sa pesanteur spécifique, il s'ensuit, suivant lui, que l'acide *animal*, comme le *plus pesant de tous les acides*, a plus d'affinité qu'aucun autre avec le mercure ; & que cette affinité se trouve augmentée en raison composée du rapport que l'acide *animal* a avec le phlogistique qui entre avec excès dans les principes constitutifs du mercure. »

» Ces propositions, qui font la base de l'hypothèse de M. Mittié, sont bien capables d'en imposer à ceux qui sont peu exercés dans la Chimie ; mais que dira-t-il, si je lui prouve, par une suite d'expériences, que l'acide *animal* n'existe point dans le corps vivant ; & que, de quelque substance qu'on le tire, en plus ou moins grande quantité, il est toujours le produit du feu ou de la putréfaction, & des autres moyens qu'on emploie pour l'obtenir ? Que dira-t-il, si je lui fais voir que cet acide n'a pas plus de rapport avec le mercure que les acides mi-

néraux, & que la combinaison que ces deux substances forment ensemble, ne résiste pas plus aux moyens connus, que l'union de ces derniers acides avec ce minéral ? D'où il résulte que la dissolubilité que M. Mittié prête à la combinaison de l'acide animal avec le mercure, lui est attribuée sans raison. »

» Sans connoître la nouvelle Etiologie de la salivation, que cet Auteur a publiée il y a déjà long-temps, j'ai fait, depuis deux ans, des expériences, qui avoient pour objet de m'assurer si l'acide phosphorique existoit dans les substances animales. De ces expériences, je n'en choisirai qu'un petit nombre que je viens encore de répéter, & qui me paroissent suffire pour prouver que l'existence de l'acide phosphorique ou animal dans le corps vivant, est une chimère imaginée gratuitement, reçue & enseignée par quelques Chimistes, sans examen ultérieur. »

» Sur ce que M. Mittié dit que l'acide animal existe dans le corps tout formé, & que sa pesanteur spécifique le rend propre à se combiner avec le mercure, en déplaçant les autres acides, j'ai recherché ces rapports par les expériences suivantes. Sur douze onces d'urine fraîche, j'ai versé deux gros de dissolution de mercure par l'acide nitreux; à l'instant du mélange l'urine s'est troublée: huit heures après elle avoit déposé un précipité de couleur ocreuse. Comme il n'est question ici que de la recherche de l'acide phosphorique, & que cet acide est fixe au feu, j'ai pris le parti d'évaporer ensemble la liqueur & le précipité en consistance d'un extrait sec; &, pour en détruire entièrement la partie muqueuse & extractive, j'ai mis

cet extrait , ainsi desséché , dans un creuset que j'ai fait rougir légèrement : le mercure s'est volatilisé , & le peu de résidu qui a resté , avoit la couleur du tartre martial : je n'ai trouvé , dans ce résidu , aucun indice d'acide phosphorique. »

» Un phénomène observé dans cette expérience , & que je crois digne de remarque , parce que , dans d'autres circonstances , il pourroit induire dans des erreurs qui donneroient de fausses connoissances dans quelques opérations chimiques , c'est que , pendant l'évaporation de l'urine , l'acide nitreux s'est dissipé en répandant l'odeur & la vapeur de l'esprit de sel. Quoique j'aie souvent eu occasion d'observer cette modification , ou transformation apparente d'un acide en un autre , j'ai eu la curiosité de répéter cette expérience , en mêlant ensemble l'acide nitreux pur avec l'urine fraîche ; l'évaporation de ce mélange a donné les mêmes vapeurs apparentes d'esprit de sel , ce qui prouve que le mercure n'entre pour rien dans cette modification de l'acide du nitre. »

» Dans une autre expérience , le sublimé corrosif dissous dans l'eau distillée , mêlé avec l'urine fraîche , la décompose , & occasionne un précipité aussi considérable que la solution du mercure par l'acide nitreux ; ce qui prouve que le précipité produit dans la première expérience , n'est pas une nouvelle combinaison du mercure par l'acide du sel marin que l'on dit exister dans l'urine fraîche , & que je ne suis pas éloigné d'admettre. J'ai fait bouillir aussi dans l'urine fraîche , le mercure revivifié , le turbith minéral , le mercure doux , &c. ; mais aucune de ces expériences

n'a donné aucun indice de la présence de l'acide phosphorique dans l'urine. »

» Ceux qui s'occupent de la Chimie , ou de l'art de guérir , savent que cette excrétion féreuse, à l'instant de sa sortie du corps , ne présente aucun des caractères qui appartiennent aux sels , c'est-à-dire , qu'elle n'est ni acide ni alkaline ; mais que peu de temps après , sur-tout si on l'expose à une chaleur de 50 à 60 degrés, elle s'altère , se décompose , donne de l'alkali volatil , &c. : phénomène qui prouve la destruction de l'humeur animale contenue dans l'urine. Cette décomposition s'opère d'une manière très-rapide ; & , à l'exception du sel marin , presque aucun des autres produits recueillis par l'évaporation , la cristallisation & l'exsiccation , n'existoient point , & ne peuvent exister qu'après la décomposition de l'urine : semblable au raisin , dont on retire le tartre ou sel essentiel , sans que, pour cela, on puisse découvrir dans le suc de ce fruit le moindre indice d'esprit ardent , avant que la fermentation ait détruit & converti sa substance douce & sucrée en liqueur vineuse. »

» Il est donc évident , Monsieur , que l'acide phosphorique n'existe point dans l'urine au moment qu'elle vient d'être rendue. Je passe à présent à d'autres expériences , qui , suivant l'hypothèse de M. Mittié , devroient nous le faire trouver dans les chairs des animaux , s'il y existoit. Pour m'en assurer , j'ai suspendu séparément , dans trois bocaux de verre , douze onces de maigre de bœuf , douze onces de rouelle de veau , & douze onces de tranche de gigot de mouton ; sur ces chairs presque encore palpitantes , bien dégraiss-

sées, j'ai versé une dissolution de mercure sublimé corrosif dans l'eau distillée : vingt-quatre heures après, j'ai trouvé dans le fond des bocaux un précipité assez égal pour la blancheur, mais bien remarquable par ses quantités respectives. Dans la chair de bœuf, il étoit plus considérable que dans celle de mouton, & dans celle-ci beaucoup plus que dans celle de veau. J'ai mêlé ces différens précipités; &, en les sublimant de nouveau, j'ai obtenu un véritable mercure doux, parfaitement indissoluble : je n'ai trouvé dans le matras qui a servi à cette sublimation, aucune trace d'acide phosphorique fondu, ni même la poudre rouge qui reste après les sublimations ordinaires du mercure doux & de la panacée, laquelle est produite par les vaisseaux qui ont servi à broyer le sublimé corrosif, & non par la décomposition partielle du mercure, comme quelques Chimistes l'ont insinué. Les chairs sont devenues moins volumineuses, plus fermes, & de la couleur des viandes salées; &, malgré la chaleur de l'été, (qui étoit fort grande la première fois que j'ai fait cette expérience), elles se sont conservées plusieurs jours dans la liqueur sans s'altérer, & même sans changer de couleur. »

» Permettez-moi, Monsieur, d'observer ici en passant, que cette expérience, & plusieurs autres de ce genre, prouvent, de la manière la plus évidente, que la surabondance du sel marin, qui fait du sublimé corrosif le plus violent des poisons, a cependant avec les substances animales un rapport infiniment plus grand, plus marqué, qu'avec le mercure : témoins plus d'une fois des ravages causés par le sublimé corrosif administré intérieurement, sur-tout des toux sèches, con-

vulvives, produites par l'usage immodéré de ce sel. Considérant, d'un autre côté, le peu de vrai & la partialité avec laquelle quelques Auteurs ont décrit sa manière d'agir, je proposai, il y a plus de dix ans, à plusieurs Médecins de suivre sa décomposition, & de l'étendre jusques sur les animaux vivans, afin de parvenir, s'il étoit possible, à une connoissance moins incertaine & plus sûre de sa manière d'agir sur les solides & sur les fluides : d'autres occupations trop multipliées m'ont empêché de continuer ce travail, mais je n'y renonce pas. Je reviens à mon objet.»

« Je pense donc, Monsieur, que l'expérience que je viens de rapporter, suffit pour prouver qu'il n'existe pas d'acide animal dans les chairs, & que c'est bien gratuitement que M. Mittié a supposé que cet acide, à raison de sa pesanteur spécifique, a un rapport avec le mercure, plus grand que ne l'ont les autres acides. Des deux faits sur lesquels il se fonde, l'un prouve contre cette supposition, & l'autre demande un examen plus détaillé. Le premier appartient au célèbre *Stahl* : c'est sa trop fameuse décomposition du tartre vitriolé dans le creux de la main, en versant dessus quelques gouttes de dissolution de mercure par l'acide nitreux ; mais j'ose vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a que des gens peu exercés à la pratique des combinaisons & des décompositions chimiques, qui rapportent ce phénomène à la pesanteur de l'acide qui constitue le tartre vitriolé ; je suis si certain du contraire, qu'entre plusieurs exemples, je vous citerai celui d'un sel formé avec l'acide vitriolique, qui n'occasionne aucun changement, aucune décompo-

sition , lorsqu'on le mêle en toute proportion , soit avec le mercure dissous par l'acide nitreux , soit avec le sublimé corrosif : c'est le sel d'*Epsom* , ou sel cathartique amer d'Angleterre , purifié par une nouvelle cristallisation. »

» Le deuxième fait , c'est que M. Mittié prétend qu'en mêlant le sel fusible ou essentiel d'urine , avec une dissolution de mercure , faite par quelque acide que ce soit , à l'instant l'acide phosphorique quitte l'alkali volatil qui lui servoit de base , se porte sur le mercure , & forme avec lui une combinaison , qu'aucune substance ne peut détruire. Pour connoître ce qu'il y a de vrai dans cette assertion avancée avec tant de confiance , j'ai fait plusieurs fois , avec le sel fusible , & avec l'acide phosphorique retiré des os , les expériences suivantes : mais , avant de les rapporter , je crois nécessaire de rappeler ici le travail par lequel on obtient de l'urine le sel fusible. Ce procédé est long , ennuyeux , & surtout désagréable. »

» On prend , dit M. Margraf , cent ou deux cents pintes d'urine putréfiée , que l'on fait évaporer en consistance de sirop épais ; on la porte à la cave , ou dans tout autre lieu frais & tranquille. Après trois semaines de repos , & quelquefois plus , on trouve au fond de la terrine un dépôt salin , irrégulier & terreux ; on décante la liqueur que l'on fait évaporer & cristalliser de nouveau ; on continue les évaporations & les cristallisations , jusqu'à ce que la liqueur ne fournisse plus de sels. Ensuite on ramasse ces sels , on les fait dissoudre dans l'eau pure , on filtre la liqueur , & on la fait évaporer & cristalliser.

Comme il est assez difficile, & même *impossible*, d'obtenir le sel fusible, par cette première purification, bien blanc & dégagé des autres sels qui en altèrent la pureté, on est obligé de le purifier de nouveau. *En procédant ainsi*, ajoute M. Margraf, *cent vingt ou cent trente pintes d'urine vous rendront, peut-être, trois ou quatre onces de ce sel très-blanc & très-pur.* C'est-à-dire, que par la décomposition de l'urine, on peut obtenir huit ou neuf grains par pinte de ce précieux sel fusible, auquel M. Mittié fait jouer un rôle si merveilleux dans l'économie animale. Venons à nos expériences. »

» Sur un gros de sel fusible dissous dans une once d'eau, j'ai versé un demi-gros de dissolution de mercure par l'acide nitreux : les deux liqueurs se sont mêlées sans se troubler ; trois jours après elles étoient parfaitement limpides & transparentes : elles n'ont formé ni précipité, ni sédiment ; desséchées dans une capsule de verre au bain de sable, elles ont répandu des vapeurs blanches acides, qui n'avoient point l'odeur de l'esprit de nitre, mais qui ressembloient beaucoup à celles de l'acide marin. En augmentant le feu, le mercure s'est dissipé, & l'acide du sel fusible a demeuré fixe. »

» Sur une once d'eau, tenant en dissolution un gros du même sel fusible, j'ai versé vingt-quatre grains de sublimé corrosif dissous dans l'eau distillée : chaque goutte de la solution mercurielle, en tombant sur le sel fusible, formoit un précipité très-blanc, approchant, par sa consistance, de celle des métaux cornés. Il paroît certain que, dans cette expérience, il se fait un échange

des deux acides , c'est-à-dire , une double décomposition; l'acide phosphorique quitte l'alkali volatil pour s'unir au mercure , & de cette union résulte l'indissolubilité (si contraire au système de M. Mittié) qui l'oblige de se précipiter. L'alkali volatil , devenu libre , s'unit à l'acide du sublimé , & forme avec lui une espèce de sel ammoniacal , qui , quelquefois , fuse en décrépitant lorsqu'on le jette sur les charbons ardens , comme je l'ai observé avec le même sel obtenu d'une semblable expérience. Mais ce n'est point ici le lieu de rechercher la cause de ce phénomène ; j'observerai seulement que j'ai trouvé beaucoup d'autres substances qui précipitoient , & même décomposaient l'acide phosphorique aussi bien que le mercure , & qui , soumises au feu d'incandescence , long-temps continué , se combinoient parfaitement avec lui : mais, comme le détail de ces expériences est étranger à la question dont il s'agit , je les réserve pour un mémoire particulier sur les combinaisons de cet acide avec les métaux. »

» J'ai ramassé le précipité formé de l'acide du sel fusible & du mercure ; & , après avoir essayé inutilement de lui donner la dissolubilité , j'ai pris le parti de le distiller dans une cornue de verre au bain de sable : j'ai donné le feu par degrés ; la matière , en perdant le reste de son humidité , s'est considérablement gonflée : cet effet est ordinaire à l'acide phosphorique , quand on le dessèche dans des vaisseaux fermés. Alors le mercure s'est élevé vers le col de la cornue , sous la forme de sublimé corrosif. Comme j'avois poussé le feu vivement , j'ai trouvé , dans la

cornue , l'acide phosphorique dans l'état vitreux , bien transparent , & ne donnant aucun indice de la présence du mercure. Si l'on arrête l'opération avant que tout le mercure soit sublimé , le verre phosphorique reste opaque & laiteux. »

« Il y a long-temps , Monsieur , que je m'étois assuré , par des expériences variées , que l'acide animal ou phosphorique retiré des os , n'avoit aucune espèce d'action sur le mercure coulant : depuis , j'ai encore tenté plusieurs fois de les unir & fixer ensemble , en employant le mercure dissous par les acides nitreux & marin. Deux de ces expériences ont été faites à la dose de quatre onces de mercure chacune ; mais , quelque soin que je me sois donné pour fixer , & en quelque sorte fondre le mercure avec l'acide phosphorique , je n'ai pu y réussir ; le mercure a constamment abandonné l'acide : j'ai remarqué cependant que , quand l'acide nitreux n'est pas exempt d'esprit de sel , il se forme du sublimé corrosif ; & , dans le cas contraire , le mercure distille presque en même temps que l'acide nitreux. »

» Un fait digne de remarque , c'est que l'acide phosphorique , en décomposant le sublimé corrosif , donne au mercure une apparence *micacée* , avec les variétés & toutes les couleurs de l'iris , qu'il conserve jusqu'à ce qu'il soit presque desséché. Le mercure n'est pas le seul , parmi les substances métalliques , sur lequel l'acide phosphorique produise un effet aussi agréable à la vue ; il y en a d'autres , & particulièrement le fer , sur lequel cet effet est encore plus marqué. »

» Je crois , Monsieur , vous avoir fait remarquer , au sujet des expériences avec le sel fusible , que le

mélange de ce sel avec la dissolution de mercure par l'acide nitreux, ne donnoit point de précipité, & que la liqueur à peine louchissoit un peu; mais qu'il n'en étoit pas de même lorsqu'on mêloit ce sel avec la dissolution de sublimé corrosif: à l'instant les deux sels se décomposent, le mercure s'unit à l'acide fusible, lui fait perdre sa solubilité, & l'oblige de se précipiter avec lui. »

» Comme on pourroit tirer de la différence des produits de ces expériences, des inductions contraires à la vérité, je crois qu'il est nécessaire que j'explique plus en détail le jeu des décompositions salines par l'acide phosphorique. »

» Le sel fusible, qui a, comme on le fait, pour base l'alkali volatil, & l'acide phosphorique retiré des os, combiné par art au même alkali volatil, sont des sels neutres très-décomposables, même sans intermède; il suffit de les distiller à la cornue, l'action seule du feu suffit pour leur enlever l'alkali. Après l'opération, on trouve dans la cornue l'acide phosphorique pur & sans base; si on mêle à cet acide des sels neutres à base alkaline, métallique & terreuse, & que l'on distille de nouveau, tous ces sels seront décomposés, c'est-à-dire, que l'acide phosphorique se fera saisi de leurs bases; & les acides devenus libres seront chassés par le feu dans le récipient. Les Chimistes appellent cette manière de détruire, décomposition par la voie sèche; mais il en est bien autrement, lorsqu'on opère par la voie humide: presque aucun des sels, d'ailleurs très-décomposables, n'éprouvent de changement par leur mélange avec le sel fusible, ou avec l'acide phosphorique, que lorsqu'ils sont privés de l'eau de disso-

lution, & qu'ils approchent de l'état de ficcité ; à moins que l'acide qui dissout le mercure n'ait un rapport plus décidé avec la base du sel fusible, comme je l'ai observé pour le sublimé corrosif. »

» Tout le monde connoît la rapidité avec laquelle l'acide nitreux décompose le sel ammoniac ordinaire ; on fait aussi que l'acide qui constitue le sel ammoniac, a un rapport plus grand avec le mercure, que ne l'a l'acide du nitre, & que ce rapport est démontré par les procédés employés pour faire le précipité blanc & le sublimé corrosif. Cependant, si l'on verse sur du sel ammoniac bien pur & en liqueur une dissolution de mercure par l'acide nitreux, il ne se passe aucun changement, aucune décomposition, c'est-à-dire, que dans cette occasion l'acide marin ne précipite pas le mercure, & par conséquent, que l'acide nitreux ne décompose pas le sel ammoniac (a). Cette expérience démontre, d'une manière péremptoire, pourquoi le mercure, dissous par l'acide du nitre, ne décompose pas le sel fusible de l'urine. Je passe à présent, Monsieur, au grand objet qui occupe les Chimistes depuis quelques années ; c'est l'acide phosphorique retiré des os : voici le procédé par lequel on l'obtient. »

» On prend de la corne de cerf, ou des os de bœuf, de veau, de mouton, & même des os humains ; je me suis servi de tous : cela est presque indifférent pour le succès de l'opération. On calcine ces os jusqu'au blanc ; on les casse en morceaux ;

(a) La dissolution de mercure que j'ai employée pour ces expériences, étoit étendue dans deux fois son poids d'eau distillée.

on en met fix à sept livres dans une terrine de grès avec quatre ou cinq pintes d'eau tiède. On verse dessus, à plusieurs reprises, de l'huile de vitriol, jusqu'à ce que les os soient réduits en bouillie, & plus sûrement encore, jusqu'à ce qu'il n'excite plus d'effervescence, ce qui va à peu près à cinq livres d'huile de vitriol. Comme l'acide phosphorique est très-déliquescent, il suffit de délayer la matière avec de l'eau bouillante, après quoi on la filtre, & on passe sur le *magma* de nouvelle eau bouillante. On réunit ces eaux, & on les fait évaporer, ayant l'attention d'y jeter quelques fragmens d'os bien calcinés, pour absorber l'acide vitriolique, s'il en reste de libre. Avant la fin de l'opération, il se précipite une quantité considérable de sélénite qui s'attache au fond & aux parois de la terrine; on filtre de nouveau la liqueur, & on la remet dans un autre vase, pour qu'elle se dessèche le plus qu'il est possible; ensuite on la met dans un creuset, chauffé modérément, pour l'amener par degrés à l'état de sel fondu. »

» Tel est, Monsieur, le procédé que M. *Scheele* a publié pour retirer l'acide phosphorique des os. Il est essentiel d'observer qu'on ne doit mettre que peu de matière à-la-fois dans le creuset, parce qu'elle se gonfle si prodigieusement, qu'il ne seroit pas possible, sans cette précaution, de l'empêcher de couler dans les charbons. Quoique cet acide contienne encore beaucoup de sélénite, qu'il est très facile d'en séparer, quelques Chimistes ont cependant imaginé d'y ajouter celle qui en avoit été séparée par le filtre. Quand cet acide est bien préparé, il a tous les caractères qui appartiennent

tiennent aux fels, comme la dissolubilité, la faveur, & même la déliquescence. »

» Ayant toujours pensé que la connoissance de ce sel seroit plus utile à la Chimie, si l'on parvenoit à découvrir son origine, il y a plus de deux ans que je me suis fait cette question: *L'acide phosphorique est-il dans les os, ou bien est-il produit par l'acide vitriolique ?* Je crois l'avoir décidée par les expériences suivantes, dont j'abrègerai le détail & les phénomènes, qui d'ailleurs seroient déplacés ici. »

» J'ai fait bouillir pendant deux heures, dans quatre pintes d'eau distillée, une livre d'os calciné & en poudre; j'ai filtré la liqueur; j'ai versé sur le résidu quatre autres pintes d'eau distillée, que j'ai fait bouillir encore deux heures. Après les avoir filtrées, j'ai mêlé & fait évaporer les deux liqueurs; mais au lieu d'environ trois onces d'acide phosphorique qu'elles auroient dû me donner, je n'ai trouvé que vingt-trois grains de *natrum* bien cristallisé. La quantité de ce *natrum* varie d'une manière très-remarquable: j'ai observé que cette variété venoit non-seulement de la qualité des os, mais plus particulièrement de la durée de la calcination; car s'ils contiennent encore de la matière gélatineuse, ou qu'ils ne soient que charbonnés, ils ne donnent presque point de *natrum*. Parmi les substances osseuses que j'ai examinées, la corne de cerf, calcinée à blancheur, est la seule dont j'ai retiré depuis trente jusqu'à trente-fix grains de ce sel par livre. »

» Enfin, j'ai traité les os avec huit pintes de

vinaigre distillé, ainsi qu'avec l'esprit de sel & l'acide nitreux; aucun de ces dissolvans acides n'a produit d'acide phosphorique; & j'observerai de plus, qu'en versant de l'acide vitriolique sur la dissolution des os par l'acide du nitre, jusqu'à ce qu'il ne se précipite plus de félénite, cette liqueur évaporée donne à peu près la moitié de l'acide phosphorique qu'auroit donné le même poids d'os traité par l'huile de vitriol seule: c'étoit-là le premier procédé publié en anglois en 1775, sous le nom de M. *Scheele*. J'ai de plus connoissance, d'après le rapport verbal d'un célèbre Philosophe de nos jours, qu'en 1740 un Alchimiste tiroit le sel phosphorique de la terre des cimetières, en la lessivant simplement avec de l'eau, sans autre intermède (a).

» Il est facile de concevoir par-là, Monsieur, combien, nous autres Chimistes, nous pouvons nous tromper & tromper les autres, lorsque nous prétendons juger de la nature des principes constitutifs des mixtes, par nos opérations. Ainsi, du

(a) Le résultat de ces différens procédés revient au sentiment de plusieurs Chimistes, rapporté par *Baron*, touchant l'alkali volatil de l'urine; ils pensoient que la grande quantité de ce sel qu'on retire de cette liqueur excrémenteuse, tant par la distillation que par la putréfaction, non-seulement n'y existoit pas naturellement, mais encore que ce sel n'étoit autre chose qu'un nouveau produit, résultant de la combinaison que le feu ou la fermentation putride avoit faite des matériaux qu'ils avoient rencontrés dans l'urine, propres à former une pareille combinaison. Voyez les Notes du savant *Baron*, sur la Chimie de Lémery, pag. 823.

point de vue où je vous ai placé, vous pouvez considérer maintenant l'hypothèse de M. Mittié, comme un simple Roman fait avec assez d'art : je connois trop le danger qui peut résulter, en Médecine, d'une pareille illusion, pour avoir hésité de vous seconder pour la détruire.»

J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*, CROHARÉ.

Paris, le 15 octobre 1780.

Je l'avois bien pensé, que l'hypothèse de M. Mittié sur la salivation, s'évanouiroit à l'examen d'un homme versé dans la Chimie. L'acide animal, qui fait la base de cette hypothèse, n'existe point dans le corps vivant : voilà donc tout le système de M. Mittié écroulé. Je ne parle point de plusieurs autres erreurs que M. Croharé a relevées, dans la Lettre qu'on vient de lire, & qui suffiroient pour infirmer l'explication que M. Mittié donne de la manière dont le mercure fait saliver. Enfin, si le mercure, donné en friction, cause quelque ravage, ce ne sera pas, du moins, pour avoir rencontré un acide dans son chemin, & avoir donné la liberté à un alkali volatil.

Cependant, M. Mittié comptoit bien sur la solidité & la certitude de cette hypothèse : « Si
 » une des meilleures marques d'une bonne théo-
 » rie, dit-il, est d'embrasser facilement & com-
 » plètement tous les faits que l'expérience, l'ob-
 » servation & l'analogie peuvent offrir, jamais
 » aucune ne présenta ces avantages plus parfai-
 » tement que celle-ci ; elle sert à rendre raison
 » de la manière la plus précise, la plus satisfai-

» sante, & en même temps la plus vraie, des
» phénomènes de la salivation, en développe la
» cause, & en explique les effets beaucoup mieux
» que toutes les hypothèses que l'on a faites à
» ce sujet. »

On a vu plusieurs fois que rien n'étoit plus facile que d'expliquer les phénomènes de l'économie animale, en partant d'un principe donné; mais lorsque ce principe s'est trouvé faux, il a bien fallu renoncer à cette explication, quelque séduisante qu'elle fût. Qu'il me soit permis d'en citer un exemple, qui sera fameux dans les fastes de la Médecine. L'application des lois de la mécanique à l'économie animale, a fait la réputation du célèbre *Boerhaave*. La circulation du sang ne fut pas plutôt connue, qu'on ne regarda plus le corps que comme une machine hydraulique, dont le bon état & la conservation dépendoient de la liberté que les fluides avoient à parcourir tous les tuyaux qui la composent. Le principe de la vie & de la sante ainsi établi, la perte de l'équilibre entre les solides & les fluides, & les obstacles & les dérangemens de la circulation furent considérés comme les principales causes des maladies. On ne fixa presque plus son attention que sur la fibre trop lâche ou trop rigide; sur les vaisseaux étranglés, ou trop relâchés; sur les fluides trop épais, ou trop dissous, &c. Cette théorie fut généralement adoptée; elle paroissoit si simple & si lumineuse, qu'elle sembloit devoir fixer à jamais les principes de la Médecine: cependant, d'habiles Médecins de nos jours ont prouvé qu'elle n'étoit qu'une chimère, en démontrant qu'il existoit,

dans le corps , un principe d'action & de mouvement indépendant des lois de la mécanique : c'est l'irritabilité , par laquelle on explique , avec bien plus de vraisemblance , les phénomènes de la santé & de la maladie.

Mais ce n'est point encore sur de pareils systèmes qu'on doit fonder sa pratique dans les maladies , comme M. Mittié a fondé la sienne sur son hypothèse. Qui sçait si le système de l'irritabilité ne sera point détruit par une nouvelle découverte qui ramènera les idées à des principes plus évidens & plus lumineux ? Et dans ce cas , n'arriveroit-il pas une nouvelle révolution dans le traitement des maladies ?

D'un autre côté , les méthodes que quelques Chimistes ajustent , dans leur laboratoire , pour les introduire dans la pratique , ne méritent pas plus de confiance ; on doit regarder sur ce pied , ce qu'on a dit sur la manière d'agir des fondans , des anti-septiques , des acides , de l'alkali volatil , &c. ; en un mot , tout remède pris intérieurement , qu'un Chimiste ne jugera propre à une telle maladie que par l'analyse qu'il en aura faite , aura rarement le succès qu'il s'en promet , parce qu'ignorant les formes nouvelles que les principes constitutifs des substances prennent en passant par la digestion , ce seroit un pur hasard que son attente ne fût pas trompée.

Ce n'est donc qu'en observant la nature au lit des malades , & non dans un laboratoire , ni dans le cabinet , qu'on peut acquérir les lumières qui guident avec sûreté le Praticien dans le traitement des maladies. Aussi , n'est-ce que d'après l'observation que j'ai adopté la méthode des fric-

tions dans les maladies vénériennes, telle que je vais l'exposer sommairement : méthode modelée sur la marche que la nature tient dans la plupart des maladies aiguës & chroniques ; méthode dans laquelle la chance n'est point aussi incertaine que dans une loterie, comme M. Mittié le prétend, & dont la douceur & le succès ont été observés par plusieurs de ses Confrères, sous les yeux desquels elle a été pratiquée.

C'est après m'être pénétré des écrits d'Hippocrate, de Sydenham, & de ceux qui ont pris, comme eux, la nature pour guide, que j'ai compris, par comparaison, la manière dont le mercure opéroit la guérison de la vérole. J'ai observé, dans mes *Essais sur différens points de Physiologie, de Pathologie & de Thérapeutique*, que ce minéral ne tenoit point cette propriété de la mobilité ni de la pesanteur de ses globules. « Ce remède, » ai-je dit, n'agit point en atténuant les fluides, » ni en détruisant les obstructions ; car, s'il opé- » roit de cette manière mécanique, il feroit » également spécifique contre la plupart des autres » maladies chroniques, où il y a des fluides épaissis » & des vaisseaux obstrués. » J'ai donc conçu que l'action du mercure, dans les maladies vénériennes, devoit imiter la marche que la nature tient dans les maladies en général, où il y a un principe morbifique à expulser ; c'est - à - dire, qu'il devoit déterminer une crise artificielle, par laquelle le virus soit entraîné au-dehors.

Je ne suis pas le premier qui ait eu l'idée d'une crise artificielle, opérée par un remède ; le célèbre Ambroise Paré a dit, en parlant des effets du mercure dans la vérole : « Par art & medicamens

» se procure une crise par le moyen de laquelle ,
 » nature aidée & dominatrice , expelle & chasse
 » le venin par les évacuations susdites ; de sorte
 » qu'étant la crise parfaite , il s'ensuit vraie &
 » entière guérison. » Mais si cette autorité ne
 satisfait point M. Mittié , en voici une autre pour
 laquelle il doit avoir plus de déférence ; c'est
 Barker , qui , dans son Essai sur la conformité de
 la Médecine ancienne & moderne , observe que
 dans le climat où Hippocrate exerçoit la Méde-
 cine , il n'étoit pas extraordinaire de voir une
 fièvre tierce finir par une crise régulière en qua-
 torze jours , c'est-à-dire , après le septième accès ;
 mais que nos fièvres intermittentes sont plus irrégulières & de plus longue durée , ce qui nous
 met dans la nécessité de procurer une *crise arti-*
ficielle par le *quinquina* , comme l'a observé le
 Chevalier *Floyer* , savant & judicieux Médecin ,
 & admirateur zélé des anciens. « Quelque nou-
 » velle , ajoute Barker , que paroisse à bien des
 » gens cette opinion , de faire une crise artificielle
 » par le quinquina , je crois cependant qu'on
 » peut s'y tenir comme à une conjecture pro-
 » bable , jusqu'à ce qu'on puisse donner des rai-
 » sons plus satisfaisantes de l'opération de ce
 » spécifique : car le quinquina n'agit pas , comme
 » on le suppose ordinairement , en changeant la
 » qualité de la matière morbifique , ou en la corri-
 » geant , mais en la faisant sortir du corps , &c. »

J'ai donc pu appliquer cette doctrine à la ma-
 nière d'agir du mercure dans les maladies véné-
 riennes. Mais pourquoi l'espèce de crise qu'il
 procure est-elle particulièrement affectée à la
 vérole ? Pourquoi ne détruit-elle pas également

tant d'autres levains morbifiques, qui sont le principe d'un grand nombre de maladies chroniques ? C'est un mystère qu'on ne dévoilera jamais par le moyen de la Chimie : ignorant la nature du virus vénérien , & les modifications que les globules mercuriels peuvent recevoir dans le corps , on ne sçauroit approfondir leurs rapports mutuels.

Je ne soupçonne point M. Mittié d'avoir manqué de bonne-foi dans la description qu'il fait des dangers qu'il prétend résulter constamment du mercure donné en friction : vraisemblablement il ne l'a vu administrer de cette manière, que par des gens dont l'impéritie a pu donner lieu à des accidens graves ; ou peut-être s'est-il contenté de copier ce qu'en ont dit des Auteurs qui avoient intérêt de décrier la méthode des frictions , pour faire valoir , à leur profit , des remèdes dont ils cachoient la composition. Mais quoi qu'il en soit , la méthode que je vais décrire n'expose jamais les malades au moindre des accidens, dont M. Mittié fait une si longue énumération.

Après les préparations nécessaires , les trois ou quatre premières frictions se donnent à la distance l'une de l'autre , de deux ou trois jours l'un , & à la dose d'un gros , d'un gros & demi , ou de deux gros d'onguent chacune, suivant les différens tempéramens , & les circonstances de la maladie. Mon intention , dans le commencement du traitement , est de ménager le mercure de manière que , si les malades sont susceptibles de saliver , ce minéral ne porte que foiblement à la bouche , de sorte que, lorsque la salivation se déclare , elle

est toujours légère & peu incommode ; mais , avec les précautions que je viens d'indiquer , les évacuations sont déterminées le plus souvent par les selles , ou par les urines , ou par la transpiration.

M. Mittié regarde ces évacuations comme le simple produit d'un remède évacuant ; & il dit que la salivation excitée par le mercure , ne doit pas plus être considérée comme une crise , que les selles qui sont déterminées par l'action d'un purgatif. Cette idée me confirme bien que M. Mittié n'a jamais été à portée d'observer la marche du traitement par les frictions bien administrées ; car , s'il en avoit eu l'occasion , il auroit vu que les trois ou quatre premières frictions établissent des évacuations , non pas à la manière des purgatifs , ou d'autres remèdes évacuans , dont les effets sont , pour ainsi dire , momentanés , mais en excitant dans la machine un ébranlement , une impulsion , un mouvement qui précède de plusieurs jours les évacuations , lesquelles durent un temps assez long , sans qu'il soit nécessaire de les entretenir ou de les renouveler par de nouvelles frictions. Supposons , par exemple , que les trois ou quatre premières frictions aient établi la salivation ; cette évacuation , sans être entretenue par de nouvelles frictions , parcourt des périodes réguliers dans l'espace de quinze ou seize jours qu'elle dure ; elle a son commencement , son augmentation , son état , son déclin , & sa fin ; marche qui caractérise une évacuation critique , telle qu'on l'observe dans beaucoup de maladies qui se guérissent par l'expulsion du levain morbifique.

Tel est l'artifice par lequel l'art imite la nature, en déterminant, par le moyen du mercure, une espèce de crise qui opère la guérison de la vérole. Mais il y a encore bien d'autres circonstances qui assurent à la manière d'agir de ce minéral, le véritable caractère de crise.

1°. Les premières frictions excitent d'abord, comme je viens de le dire, un mouvement dans l'économie animale, qui dure plusieurs jours, & se fait remarquer par le pouls plus élevé & plus plein, mais sans fièvre, par une légère pesanteur de tête, par la suspension ou la diminution des évacuations ordinaires, & quelquefois par un degré d'intensité de plus dans les symptômes de la maladie. Or, cet état n'est-il pas le prélude ordinaire d'une véritable crise, dans laquelle la coction prépare les humeurs qui doivent être évacuées ?

2°. « Ma méthode, disoit M. Petit mon maître, » est de bien préparer les malades, de leur admi- » nistrer les frictions, & d'observer ce qu'elles » produisent ; de ne point forcer le mercure à » exciter la salivation, & sur-tout de ne point » la détourner, supposé qu'il la détermine. En » faisant autrement, ce seroit agir contre la » nature, parce que les évacuations qu'elle dé- » termine sont toujours plus salutaires que celles » auxquelles nous voulons la contraindre. » N'est-ce pas là le *quod natura vergit*, qui fixoit si fort l'attention d'Hippocrate dans toutes les maladies qui devoient se terminer par une crise ?

3°. Le dixième ou le onzième jour après que la salivation, ou quelque autre évacuation est établie, il se déclare constamment un nouveau

mouvement dans les entrailles , qui détermine , par les felles , l'évacuation d'une matière bien cuite , qui coule d'elle-même avec assez d'abondance : or , ce mouvement ne peut-il pas être regardé comme une crise subsidiaire ? Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle ne manque jamais d'arriver au temps marqué , & que souvent elle suffit seule pour guérir la maladie , sans qu'elle ait été précédée par d'autres évacuations sensibles.

4°. Ce n'est ni une quantité déterminée de mercure , ni la quantité des évacuations qui en font le produit , qui assurent la guérison de la vérole : ces circonstances dépendent de la constitution des malades. Il suffit que le remède ait été proportionné avec intelligence (a) à leur tempérament , qu'on n'ait rien oublié de ce qui peut favoriser ses effets , & qu'on ait écarté tout ce qui étoit capable de le contrarier.

5°. Suivant ces vues , on ne peut douter que les préparations préliminaires ne soient d'une nécessité presque absolue dans ce traitement. La saignée , les bains , le régime , le repos , les bouillons rafraîchissans & un purgatif , mettent non-seulement le corps dans la disposition la plus favorable , par rapport aux solides & aux fluides , pour obtenir la crise nécessaire à la guérison , mais encore ils calment l'irritation que le virus peut causer ; de sorte que les symptômes

(a) J'ai déterminé ces proportions avec autant de justice qu'il m'a été possible dans mon Traité & dans mes nouvelles Observations ; mais il y a toujours un certain degré d'intelligence & un tact que la pratique donne , & qu'on ne sauroit décrire.

de la maladie , qui dépendent de cette irritation ; disparoissent quelquefois entièrement , ou du moins sont réduits à peu de chose , avant l'application du mercure.

6°. On doit juger aussi que la diète & l'assujettissement sévère à garder la chambre pendant les frictions , doivent nécessairement influencer sur un traitement , dont le succès dépend d'une suite d'évacuations que le grand air pourroit supprimer , & qu'une nourriture trop abondante pourroit contredire.

7°. Que la salivation ait été abondante ou légère , que les évacuations aient eu lieu par une autre voie , le traitement doit toujours être circonscrit dans l'espace de vingt-cinq jours , en comptant du jour de la première friction. Au commencement & vers le milieu , les malades éprouvent par fois quelques légers sentimens de foiblesse qui dépendent moins de l'inanition , que de la prostration des forces , causée par le mouvement critique qui se passe en eux : mais ensuite , à mesure que les humeurs viciées sont évacuées par la crise subsidiaire dont j'ai parlé , les forces augmentent d'elles-mêmes avant que les malades prennent une plus forte nourriture. Enfin , trois ou quatre minoratifs très-doux , & autant de frictions , données , dans ce temps-là , alternativement de deux jours l'un , conduisent au vingt-cinquième jour du traitement ; & alors tout invite à le terminer ; la cessation de la salivation , si elle a eu lieu ; la guérison parfaite de la bouche ; la salive qui a repris sa qualité naturelle ; un certain état de maigreur où les évacuations ont réduit le malade ; son bien-être intérieur , & sur-tout l'appétit qui le presse.

8°. Lorsque les symptômes de la vérole sont la suite des chancres, il est étonnant avec quelle rapidité ils se dissipent dans ce traitement. On a pu voir dans mes *nouvelles Observations* (a), l'histoire d'un homme qui avoit eu des chancres, & auquel, après plusieurs traitemens infructueux, il survint une douleur très-vive qui gênoit extrêmement la respiration, & qui répondoit du devant de la poitrine au - dessous de la clavicule, à sa partie postérieure sous l'omoplate. Comme le mal étoit pressant, & que le malade avoit fait plusieurs sortes de remèdes qui pouvoient lui servir de préparations, je proposai tout de suite les frictions; &, vu le principe de la maladie, j'osai annoncer que la douleur seroit dissipée après la troisième: c'est ce qui arriva sans que le malade ait salivé: MM. Morisot Deslande & d'Arcet, Membres de la Faculté, voyoient le malade dans ce temps-là.

9°. Mais il n'en est pas de même lorsque la vérole est la suite d'une gonorrhée qui a mal tourné: dans ce cas, les symptômes de la maladie ne cèdent pas si facilement au mercure que dans le précédent. J'en ai cité un exemple dans mes *Observations* (b), où M. Mittié est pour quelque chose. Un homme avoit une vérole bien caractérisée, laquelle avoit succédé à une gonorrhée mal traitée; entre autres symptômes, il avoit sur le gland, & dans l'intérieur du prépuce, des poireaux fort larges, plats & suppurans: leur base ne permettoit point de les extirper. Tous les au-

(a) Vingt-huitième observation.

(b) Trente-troisième observation.

tres symptômes disparurent dans le traitement ; eux seuls résistèrent. Après avoir tenté inutilement de les détruire avec l'esprit de sel & autres semblables remèdes , je priai M. Mittié de me donner de son sirop , dont j'avois vu de très-bons effets dans deux circonstances que j'ai rapportées dans le même Ouvrage , & dont je parlerai ci-après. Je le fis prendre au malade , en suivant exactement l'écrit que M. Mittié m'avoit donné pour me diriger dans l'usage de ce remède ; mais il n'eut aucun succès : les poireaux n'éprouvèrent pas le moindre changement. Pourroit-on me dire d'où vient cette résistance des symptômes qui succèdent aux gonorrhées, tandis que ceux qui sont la suite des chancres se dissipent toujours avec la plus grande facilité ? J'ai hasardé dans mes ouvrages quelques conjectures là-dessus, auxquelles je ne tiens pas beaucoup ; mais , quoi qu'il en soit, les malades qui sont dans le cas dont je parle , ne sont pas moins guéris de la vérole , quoique leur guérison paroisse d'abord équivoque ; car l'expérience m'a toujours appris que, lorsque le traitement a été bien suivi , & que rien ne l'a traversé , ces symptômes opiniâtres se dissipent plus ou moins de temps après la convalescence , soit d'eux-mêmes , soit par quelques remèdes appropriés au vice local.

10°. Lorsqu'on a donné inconsidérément une dose trop forte de mercure dans les premières frictions , & qu'il excite par cette raison, ou par l'extrême sensibilité du malade, un trouble trop violent dans l'économie animale , le traitement est le plus souvent infructueux, parce que, dans ce cas, l'agitation tumultueuse des solides & des fluides

s'oppose à la dépuration des humeurs , qui doit se faire ici par un mouvement doux & égal : c'est ainsi que , dans beaucoup de maladies , une fièvre trop forte , ou quelque autre mouvement extraordinaire , dérange la crise que la nature tend à déterminer.

11°. Il y a d'autres circonstances qui peuvent aussi rendre le traitement infructueux , & qui prouvent bien également que la vérole se guérit par une véritable crise ; c'est lorsqu'on n'attend pas , pour passer le malade par les remèdes , que la maladie ait acquis un certain degré de maturité : je m'explique. Supposons un homme qui ait des chancres accompagnés de callosité , comme ils le sont le plus souvent ; si on passe tout de suite le malade par les remèdes , on guérira bien les chancres , mais on ne le garantira pas de la vérole , parce que le virus n'avoit point encore pénétré intérieurement lorsque le mercure a excité le mouvement de la crise ; de sorte que le venin étant encore , pendant ce temps-là , confiné dans un point de la verge , n'a pu être détruit , parce qu'il étoit hors de la sphère de l'action du remède. J'ajoute en général que , plus les symptômes de la maladie sont développés , plus le remède a de succès : tel est l'état de maturité qu'il faut attendre , autant qu'il est possible.

12°. Enfin , il faut bien avouer que le mercure donné en friction , échoue quelquefois dans certaines circonstances : j'avouerai encore , comme je l'ai déjà fait dans mes *Observations* (a) , que le sirop de M. Mittié a guéri deux malades

(a) Observ. 35 & 36.

que j'avois traités fans succès , quoique j'y eusse apporté toute l'attention dont je suis capable (a). Telle est la nature ; tous les tempéramens ne sont pas semblables ; les symptômes de la maladie ont quelquefois un caractère extraordinaire. Un même remède , administré dans un même genre de maladie , ne sauroit avoir une efficacité absolue dans tous les cas. Aussi n'est-ce point la première fois qu'on a éprouvé que les végétaux , & les préparations mercurielles salines ont guéri , comme par miracle , des véroles qui avoient résisté aux traitemens les plus réguliers par les frictions. Mais peut-on conclure de-là , que les mêmes remèdes doivent être préférés dans toutes les maladies vénériennes en général ? Pour résoudre cette question , il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de tous les remèdes des empiriques qu'on a préconisés depuis vingt ans , tels que le sirop de Velnos , la tisane de Felz , les remèdes de Nicole , d'Agironi , les dragées de Keyser , & tant d'autres qu'on couvre du voile du mystère : il n'est aucun de ces remèdes qui n'ait opéré des prodiges dans quelques cas particuliers , tels que ceux dont je viens de parler ; mais , quand on a voulu les appliquer dans les cas ordinaires , on a reconnu leur insuffisance , & souvent le danger qu'il y avoit d'en faire usage.

Je crois qu'en voilà assez sur l'Etiologie nouvelle de la salivation. J'ai tâché de ramener

(a) Ne peut-on pas déduire de l'efficacité de ce sirop , celle d'une forte décoction de falsépareille , dont M. Mirtié faisoit prendre une pinte par jour aux deux malades dont il s'agit ici ?

M. Mittié à la véritable idée qu'on doit avoir d'une crise artificielle déterminée par un médicament. On lui a démontré ensuite que son hypothèse sur la manière dont le mercure fait saliver est purement idéale , & qu'il est tombé dans l'erreur à cet égard , pour avoir jugé des procédés chimiques que la nature opère dans le corps , par ceux qu'on exécute dans un laboratoire. Enfin , je lui ai prouvé que le traitement par les frictions n'est point hasardé , bizarre , inconséquent ; mais une méthode raisonnée , & fondée sur les principes les plus certains de la Médecine. Venons à ses Observations sommaires.

Dans l'intervalle des deux ans que M. Mittié a laissé écouler entre la publication de son *Etiologie de la salivation*, & celle de ses *Observations sommaires* , le Public a dû croire qu'il n'avoit décrié la méthode des frictions , que pour préconiser les préparations mercurielles salines qu'on prend intérieurement. Dans le premier de ces ouvrages , il n'est point question du règne végétal ; il y adopte sans réserve les préparations dont je viens de parler , comme je l'ai déjà remarqué dans l'Introduction à ces *Réflexions* ; mais il tient un langage bien différent dans ses *Observations sommaires*, où il veut, à quelque prix que ce soit, qu'on rapporte aux végétaux tous les succès que l'art peut obtenir dans les maladies vénériennes. Il dit d'abord que la méthode des préparations salines , quoique plus éclairée & plus efficace que la méthode par les frictions , emploie un moyen dangereux , souvent incompatible avec la constitution des sujets , insuffisant pour quelques-uns , & contraire à d'autres ; & que , quelle que soit la

main qui l'administre , il laissera toujours à désirer moins de danger dans son usage , & plus d'efficacité dans son effet. Plus loin , M. Mittié prétend que le mercure qu'on a tourné en cent manières différentes , sera , sous toutes les formes , toujours insuffisant ou dangereux , par un vice inhérent à sa nature & à celle de ses préparations ; *vice , qu'il est physiquement impossible de corriger.* Cependant , dans un autre endroit , il dit qu'il a employé , avec le plus grand succès , de nouvelles préparations mercurielles de sa composition. Enfin , en dernière analyse , M. Mittié affirme que tous les arbres , les arbrisseaux , toutes les plantes , excepté deux ou trois espèces , quelles que soient les vertus qu'on leur attribue , & les effets qui en résultent communément , pourvu qu'elles n'aient qu'un foible degré d'activité , sont supérieures , & préférables à tout autre remède mercuriel ou minéral , & qu'elles sont dans toute l'étendue du terme , par la manière de les administrer , un spécifique simple , doux , prompt & infaillible pour la guérison des maladies vénériennes , nouvelles ou anciennes , simples ou compliquées , quels que soient leurs symptômes , à quelque degré qu'ils soient portés , à tout âge , pour tout sexe , & dans tous les temps.

Ce seroit en vain qu'on s'élèveroit contre de pareilles assertions vis-à-vis du Public , qui pense toujours qu'il est possible de trouver la Médecine universelle dans quelque remède ; mais on peut reprocher à M. Mittié de ne point publier la manière précise d'administrer ces plantes , puisque c'est de leur choix & de leur préparation que dépend leur efficacité. Il paroît que cette restriction

tient à la politique qu'il emploie dans la publication de ses découvertes ; malgré qu'elles soient sûres, il dit qu'il est de la prudence de ne les faire que pressentir au Public , pour l'y habituer insensiblement , & de ne pas mettre trop de précipitation à les publier dans tous leurs détails , avant qu'elles soient accueillies par les gens de l'art. Sa raison est qu'il craint que les ignorans ne préviennent contre leur bonté , par le mauvais usage qu'ils en feroient ; & que le défaut de succès entre leurs mains , joint au préjugé , ne les fasse rejeter. Il juge cette précaution d'autant plus nécessaire, que les découvertes , comme les siennes , sont, malgré leur utilité , d'une nature à éprouver de la contradiction de la part de la multitude.

C'est par un effet de la même politique que M. Mittié diffère la publication de sa grande théorie sur les maladies vénériennes. Il lui en est cependant échappé un précis dans ses Observations sommaires ; voici ce qu'il dit de ce précis dans sa réponse à M. Bacher : » Quoi que vous en disiez, » Monsieur, mes observations, toutes sommaires » qu'elles sont, (qu'on pardonne à ma délicatesse blessée ce trait d'amour-propre que je crois » fondé,) renferment plus de doctrine, de lumière, de faits & de vérités, depuis la page 37 » jusqu'à la 41^e., que n'en contiennent tous les » ouvrages qui traitent cette matière, ceux même » que l'on a jugés dignes de l'immortalité. »

Il faut donc voir cette théorie sublime ; quelque long que soit ce passage, je ne puis me dispenser de le rapporter en entier ; M. Mittié y attache trop d'importance, pour qu'il me soit per-

mis d'en retrancher la moindre chose ; car ceux qui n'ont pas lu ses Observations , pourroient croire que je soustrais les traits les plus essentiels de sa doctrine.

» Les symptômes de la vérole sont légers ou
» graves , leurs progrès lents ou rapides , plus
» ou moins faciles à guérir , en raison de la dis-
» position actuelle du sujet ; mais ils sont accom-
» pagnés de dureté , de douleur & d'inflammation.
» Ils prennent un mauvais caractère , non de leur
» propre nature , mais chez ceux qui ont le genre
» nerveux irritable , qui sont sanguins ou bilieux ,
» & par complication avec différentes cacochi-
» mies ; & ces symptômes ont l'une & l'autre de
» ces qualités , quand le tempérament du sujet
» tient de l'une ou de l'autre de ces constitutions :
» le sexe & l'âge y apportent des nuances qui
» exigent des connoissances médicales pour les
» traiter méthodiquement. Quand on rencontre
» des symptômes rebelles ou incurables , ils ne
» sont pas tels par le caractère propre de la vérole ;
» ils le deviennent par complication avec d'autres
» maladies , & plus souvent par l'effet & à la
» suite des remèdes mercuriaux.

» L'état des solides & des fluides indique la
» qualité ; la sensibilité du sujet marque le degré
» d'activité du moyen que l'on doit employer :
» le règne végétal offre un vaste champ pour le
» choix.

» Quand il se présente différentes indications
» à remplir , comment le faire efficacement avec
» le mercure ? ce remède bannal , qu'on admi-
» nistre indistinctement à tous les sujets , dans
» tous les cas , & à tous les tempéramens , qui

» n'agit qu'en irritant , dont on ne peut adou-
 » cir l'activité qu'en en donnant peu ; & ce peu
 » même , étant relatif , est souvent assez pour
 » nuire.

» Le virus vénérien n'altère point la masse des
 » humeurs ; il circule confondu avec elles , sans
 » en dénaturer la qualité ; il lui faut du repos
 » pour se manifester ; il ne se fixe que dans les
 » parties qui ne lui opposent aucune résistance ,
 » qui n'ont que peu ou point de ressort ou de
 » mouvement , où il trouve une matière propre
 » à son développement , sur laquelle il exerce
 » ses ravages.

» La connoissance du virus vénérien n'est d'au-
 » cune utilité pour la guérison des maladies qui
 » en dépendent ; sa qualité acide ou alkaline est
 » indifférente pour le choix des remèdes qu'il
 » convient d'employer.

» Les remèdes qui guérissent la vérole , de
 » quelque nature qu'ils soient , guérissent sans affi-
 » nité , sans se combiner avec le virus , & sans agir
 » directement sur lui.

» Le mercure en frictions , agit de même que
 » toutes les préparations mercurielles salines ,
 » quelles qu'elles soient , bonnes ou mauvaises ;
 » les compositions salines de plusieurs autres mé-
 » taux agissent comme les mercurielles ; les al-
 » kalis fixes ou volatils , les acides & les sels
 » neutres en font de même ; & les végétaux
 » agissent comme toutes ces substances miné-
 » rales.

» Toutes ces substances , si différentes entre
 » elles , n'ont qu'une seule & même manière de
 » guérir qui leur est commune ; c'est par l'ac-

» tion stimulante dont jouissent les substances
» qui ont de l'odeur & de la faveur. Tout l'art
» gît donc dans le choix éclairé & la juste ap-
» plication de ces moyens , dans la manière de
» ménager leur action , & dans la durée con-
» venable de leur usage.

» On ne fera donc plus étonné de ces guérisons
» opérées par l'une ou par l'autre de ces sub-
» stances , quelque mauvaises qu'elles soient , &
» quelque peu propres qu'on les connoisse à cet
» effet. On fera encore moins étonné que ces
» guérisons n'aient pas été constantes avec le
» même remède , par la raison qu'ignorant le
» pourquoi & le comment on manquoit d'une
» méthode , qui , en dirigeant l'administration de
» ces mêmes moyens , en assurât constamment le
» succès.

» Comme ces différens moyens ne sont pas tous
» également efficaces , il n'y a que les personnes
» instruites de toutes les parties de la Médecine
» qui puissent faire choix , parmi ceux qui n'ont
» aucun inconvénient , de celui qui sera le plus
» propre à remplir les différentes indications que
» le sujet & la maladie présenteront , & qui
» mènera sûrement & directement à une cure
» radicale. Parmi tous ces moyens , il n'y a que
» les végétaux qui puissent remplir complètement
» les vues du Médecin & les vœux du malade. »

Voilà donc cette doctrine lumineuse , dont
l'éclat efface tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur les
maladies vénériennes ! Ne ressemble - t - elle pas
plutôt un peu aux oracles des Sibylles ? C'est pour-
tant d'après ce qu'on vient de lire que M. Mittié
dit , dans sa Réponse à M. Bacher , que pour

l'usage des Médecins , il a rassemblé dans ses Observations sommaires , tout ce qui est essentiel à la théorie & à la pratique des maladies vénériennes ; qu'il a fait connoître , d'après le siège du mal , l'indication qu'il présente , les remèdes qui lui sont propres , la manière de les administrer , & l'effet qu'ils produisent.

Tout ce que j'ai vu de remarquable dans le passage que je viens de citer , c'est que M. Mittié prétend que les minéraux & les végétaux guérissent la vérole par l'action stimulante dont jouissent les substances qui ont de l'odeur & de la saveur. Voilà donc bien des remèdes anti-vénériens dans la nature ! Mais ces substances , qui ont de l'odeur & de la saveur , ne doivent-elles pas procurer quelque évacuation ? Non ; M. Mittié dit que toute évacuation , portée au-delà de la naturelle , & continuée pendant quelque temps , est inutile , & même contraire à la guérison des maladies vénériennes ; & il ajoute que l'expérience journalière prouve que , par toutes les méthodes possibles , le traitement le mieux conduit , la guérison la plus heureuse & la mieux assurée , se fait sans évacuation sensible (a).

(a) Ce que M. Mittié dit ici ne s'accorde point avec les effets de son sirop. Il est certain qu'il procuroit constamment trois ou quatre selles par jour aux deux malades qui ont été guéris sous mes yeux par son usage ; il a produit le même effet à celui qui l'a pris chez moi ; & j'ai appris par un de mes Confrères , très digne de foi , qu'une Dame , à qui M. Mittié l'administroit lui-même il n'y a pas longtemps , souffroit journellement des tranchées si vives , qu'elle fut obligée de l'abandonner. Mon Confrère m'a ajouté que M. Mittié défendoit les lavemens adoucissans à la malade dans ses plus fortes douleurs.

D'un autre côté, pourquoi M. Mittié n'a-t-il pas ajouté le règne animal aux deux autres ? Est-ce qu'il ne contient point de substances stimulantes qui aient de l'odeur & de la faveur ? Ou bien M. Mittié a-t-il découvert par la chimie, dans les substances animales, quelque qualité contraire à la guérison de la vérole ? Si cela est, c'est dommage ; car, comme, suivant ses principes, les malades ne doivent point être assujettis à la diète, & qu'il leur est libre de vaquer à leurs affaires & à leurs exercices ordinaires, on auroit pu, au lieu de sirop & d'autres drogues dégoûtantes, leur prescrire des repas anti-vénériens, qu'on auroit rendus plus ou moins stimulans, suivant le besoin, par le choix réfléchi & méthodique de l'affaisonnement des viandes. Du moins les entremets faits avec les végétaux, cadreroient fort bien avec la méthode de M. Mittié ; le vin, les liqueurs & le café, pris dans une juste proportion, pourroient aussi concourir au même but ; le Cuisinier François & la Cuisinière Bourgeoise pourroient fournir d'excellentes recettes : enfin, un Traiteur dirigé par un habile Médecin, auroit bientôt fait une fortune brillante.

Mais laissons-là ce ton frivole de plaisanterie, que M. Mittié me fera payer cher dans sa réponse. Je viens de découvrir sa Lettre à M. Paulet, qui me fournit des réflexions bien plus sérieuses. M. Paulet, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, en faisant l'extrait des Observations sommaires de M. Mittié, dans la Gazette de Santé, a formé quelques doutes sur l'efficacité des moyens qu'il propose contre les maladies vénériennes.

« Je n'invoque pas l'expérience à venir, dit

» celui-ci en lui répondant , j'atteste celle du
 » passé ; j'invite à m'imiter , seul moyen de me
 » bien juger. Des faits variés , répétés , multipliés
 » à l'infini , ne me laissent pas le doute le plus
 » léger sur la certitude du succès. Tout Médecin
 » Praticien l'obtiendra , quand , préjugé à part ,
 » il prendra pour exemple le traitement indiqué
 » & pratiqué dans la plupart des maladies chro-
 » niques , dépendantes de l'épaississement des
 » fluides , ou du relâchement des solides , ou de
 » l'engorgement des glandes lymphatiques , &
 » qu'il n'y emploiera , sous la forme la plus con-
 » venable , que les remèdes dont on se sert en
 » pareil cas , tirés des végétaux d'une médiocre
 » activité , pourvu qu'ils agissent comme stimu-
 » lants. Alors on verra que cette méthode est rai-
 » sonnée , conséquente , & fondée sur une théorie
 » simple , une pratique facile & sûre ; que le trai-
 » tement qui convient dans tous les cas vénériens
 » par la vertu opposée des plantes qui y sont
 » propres , qui peut être varié & modifié selon
 » tous les tempéramens & toutes les complica-
 » tions , ne renferme ni mystère , ni recette par-
 » ticulière (a) ; qu'il peut se faire sans employer
 » des plantes étrangères , & sans produire l'effet
 » des sudorifiques ni des purgatifs , pas même de
 » crise. »

Quel langage problématique ! Mais prenons
 cela pour un trait de lumière de plus que M. Mitié

(a) Quel est donc ce sirop que M. Mittié administre
 lui-même aux malades , ou qu'on va chercher chez lui
 quand on en a besoin ?

ajoute à sa manière de décrire le traitement qui convient aux maladies vénériennes. Il dit que ce traitement est le même que celui qui convient aux maladies chroniques avec épaisissement des fluides, relâchement des solides, & engorgement des glandes. Je ne lui conseillerois point d'avancer une pareille proposition dans une des assemblées de la Faculté; l'expérience la dément si fréquemment, qu'il n'est aucun Praticien qui ne soit en état, par les faits, de lui prouver le contraire: aussi seroit-il superflu que je m'arrêtasse plus long-temps à le réfuter sur ce point. Je dirai cependant qu'une circonstance bien favorable à ceux qui promettent de guérir la vérole sans gêner les malades dans leur liberté ni dans leur régime, c'est que les symptômes de cette maladie se dissipent quelquefois fort aisément par les remèdes les plus communs, pris sans précaution, & que le virus peut rester ensuite fort long-temps dans le corps, sans se manifester par aucune altération de la santé. Ce sont ces guérisons apparentes, qui en imposent tant aux malades & au public; mais, plus ou moins long-temps après, il survient de nouveaux symptômes, par lesquels le virus se décèle.

Tels seront constamment les succès perfides des remèdes dont l'usage n'exige, dit-on, aucune précaution, & qui ne déterminent point des évacuations propres à entraîner le virus au-dehors; car il faudra toujours revenir aux vrais principes de la Médecine, qui sont, qu'une maladie telle que la vérole, dont la cause est un virus, un délétère qui altère intérieurement, de différentes

manières, les solides & les fluides, ne peut être guérie radicalement que par l'expulsion entière de ce principe hétérogène, comme il en est de toute autre maladie qui est causée & entretenue par un levain morbifique ; & il faudra reconnoître aussi dans le mercure son caractère spécifique, dans toute la force du terme, puisqu'il guérit communément la vérole après que tout autre remède y a échoué, & qu'il n'a pas la même vertu décidée dans toute autre maladie qui ne dépend pas du virus vénérien. Je n'invoquerai point ici le témoignage de M. Mittié ; mais j'en atteste tous les Membres de la Faculté : en est-il un seul qui n'ait été frappé de l'efficacité spécifique du mercure dans les maladies vénériennes ? Et combien de personnes, si l'honnêteté publique leur permettoit de se découvrir, démentiroient tant d'affertions que M. Mittié affecte de prodiguer contre ce minéral !

Enfin, jetons un coup-d'œil sur sa Réponse à M. Bacher. Je soupçonne d'avoir été un peu la cause innocente de ce que celui-ci a été si fort maltraité : voici comment. Le hasard a voulu qu'il ait eu, dans le même Journal, à faire l'extrait des Observations sommaires de M. Mittié, & de mes nouvelles Observations sur les maladies vénériennes. Il a commencé par les Observations sommaires, & à la fin de l'extrait il a ajouté : » Forcé » de nous expliquer sur des livres, des brochures » & des affiches, qui ne semblent être faits que » par des motifs répréhensibles, nous éprouvons » un vrai plaisir quand nous pouvons annoncer » un ouvrage qui fasse estimer son Auteur, qui

» contribue au soulagement des malades , & à
» l'honneur de l'Art : telles sont les

» Nouvelles Observations sur
» les Maladies Vénériennes , par M. Fabre , &c. »

Cette transition , qui m'est honorable , & dont je n'ai pas eu occasion de remercier M. Bacher , n'ayant pas l'honneur de le connoître personnellement ; cette transition , dis-je , & l'espèce de parallèle qu'elle renferme , ont bien pu irriter M. Mittié , être la seule cause de la chaleur caustique qu'il a mise dans cette réponse , & renforcer son aigreur contre ceux qui suivent la méthode des frictions ; ce sont , selon lui , des ignorans ou des gens de mauvaise foi. Je ne me charge point cependant de prendre la défense de M. Bacher ; il est bien capable de lui répliquer lui-même , s'il daigne le faire ; je dirai seulement qu'il ne pouvoit pas faire l'éloge d'un ouvrage où l'Auteur veut renverser toutes les opinions reçues , sans y substituer une doctrine bien claire , & une pratique appuyée sur des faits bien avérés (a). Du reste , cette Réponse

(a) » Que l'on exige des garans de ce que j'avance,
» dit M. Mittié dans sa Réponse à M. Bacher , cela est raisonnable ; mon intention a toujours été d'en donner.
» Avant de publier le précis de ma doctrine , je l'avois
» fait précéder , pour l'appuyer , d'un grand nombre d'observations & de cures remarquables , que j'ai cru au dessous de moi de rapporter , mais que j'avois communiquées à des personnes de l'art , ou dont elles avoient été
» témoins. Comme la plupart ont altéré , tronqué ou nié
» les faits , ou les ont attribués à d'autres remèdes qu'à

ne donne pas plus de lumières sur la pratique de M. Mittié dans les maladies vénériennes ; il a seulement renchéri sur ses déclamations ordinaires contre le mercure.

Je me suis abstenu , dans ces Réflexions , de relever une infinité de propositions contradictoires , d'affertions hasardées , de paradoxes singuliers qui se présentent à tout moment dans les écrits de M. Mittié ; mais je ne passerai point sous silence le *Postscriptum* qu'il a ajouté à sa Réponse à M. Bacher.

Il dit que *ce qu'il a publié sur le traitement des maladies vénériennes intéresse trop le Gouvernement , pour que les Ministres , qui envisageront le bien qui en résultera pour les particuliers & pour l'Etat , n'y fassent pas attention.*

Si M. Mittié étoit en état de tenir les promesses qu'il fait dans ses écrits , il n'est personne qui ne voulût contribuer à lui élever une statue ; mais je ne vois pas pourquoi il invoque ici l'attention des Ministres : personne ne doute qu'ils ne desirerent le bien de l'Etat & des particuliers ; mais la satisfaction intime de seconder leurs vues , en faisant des découvertes utiles à l'humanité , ne doit-elle pas suffire à un Médecin ?

Que tout malade militaire , marin & autre , de quelque condition qu'il soit , sera traité à la garnison ou en campagne , suivant ses principes , par les différens moyens qu'il a indiqués , d'après l'ex-

» ceux qu'ils ont vu administrer , je ne fais pourquoi ils ont
 » tergiversé , quand il a été question de donner leur avis ,
 » & de s'expliquer. » Cela a bien l'air de quelque certificat non mérité.

périence qu'il en a faite , sans frais , sans gêne , sans inconvénient , & sans discontinuer , chacun dans son état , d'en remplir les fonctions pendant son traitement , en toute saison , tant sur mer que sur terre.

Ce projet a bien des appas ; mais , suivant les principes de M. Mittié , je le crois très-difficile à exécuter. Il est vrai que les végétaux qu'il propose pour ce traitement , se trouvent par-tout ; mais il dit que *le succès dépend du choix de ces moyens , de leur juste application , de la manière de ménager leur action , & de la durée convenable de leur usage , relativement aux symptômes de la maladie & à la constitution du sujet.* Or il me semble qu'une pareille méthode , qui doit être aussi variée que délicate , ne va pas à des soldats qui vont en détachement , qui montent la tranchée , qui souffrent la faim , la soif , les intempéries de l'air , &c. Ce projet seroit d'une exécution bien plus facile , si M. Mittié traitoit tous ses malades avec un sirop , une poudre , une liqueur ; mais il rejette toute recette particulière & bannale.

Que sous un Roi qui se plaît à donner à ses Sujets , dont il se regarde comme le père , des preuves d'humanité & de bienfaisance , l'on doit espérer que les personnes faites pour seconder ses vues , remplir ses intentions , exécuter ses volontés , animées des mêmes sentimens , chercheront à se convaincre de la vérité de ses découvertes , & le mettront à même , pour en étendre à tous ses sujets les effets salutaires , de joindre publiquement l'exemple aux préceptes , comme il l'a déjà proposé plusieurs fois à différens Ministres.

Je ne conçois point quel est l'objet des propositions que M. Mittié a faites plusieurs fois à différens Ministres ; il sembleroit , au premier coup d'œil , qu'il s'agit d'un privilège sollicité pour traiter exclusivement les maladies vénériennes ; mais l'état de M. Mittié ne permet point qu'on s'arrête à cette idée. D'un autre côté, est-ce qu'il a besoin des Ministres pour faire connoître la vérité & l'utilité de ses découvertes , pour en étendre les effets salutaires à tous les sujets du Roi , & pour joindre publiquement l'exemple aux préceptes ? En un mot , a-t-il besoin de l'appui du Gouvernement pour soulager l'humanité ? Puisqu'il assure que , dans ses Observations sommaires , il a assez instruit les Médecins sur la véritable manière de traiter les maladies vénériennes , & qu'il proteste de n'avoir réservé sous le secret aucun remède particulier , il n'a qu'à envoyer dans toutes les provinces , dans tous les hôpitaux ces mêmes Observations , qui rempliront l'objet louable de ses vues.

Qu'il admet à peine qu'il y ait un malade manqué sur mille , avec la certitude physique , par la nature des moyens qu'on emploiera , par la manière dont ils seront administrés , qu'il n'arrivera pas le moindre accident à aucun.

Pour ce trait-là , il est un peu fort ; je me contenterai de dire que ce langage ne convient point à un Médecin instruit , qui doit connoître les variations , les bizarreries mêmes de la nature , dans la même maladie , dans les tempéramens des malades , & dans les effets des remèdes , à moins que M. Mittié n'entende que , s'il ne guérit pas un malade dans une année de temps , il le guérira

dans deux; & encore pourroit-il se trouver bien loin de son compte.

Enfin, ajoute-t-il, *quand ma proposition sera acceptée, vous serez le premier, M. Bacher, que j'inviterai à être témoin du succès; vous me verrez faire, suivant les principes que j'ai établis, l'application des différens moyens que j'ai indiqués dans mes Observations sommaires.*

Pour examiner la chose sous un autre rapport, considérons un moment M. Mittié dans la position où il s'est réellement placé. Il assure avoir découvert une méthode sûre & facile pour guérir les maladies vénériennes, tandis que toutes les autres qu'on a mises en usage jusqu'ici sont, suivant lui, infidelles & dangereuses: or, ne peut-on pas lui demander pourquoi, dans la confiance où il est que ses principes sont sûrs, il attend tranquillement que les propositions qu'il a faites au Gouvernement soient acceptées, pour opérer tant de bien qu'il promet? Comment! tant de malheureux qui souffrent, & qu'il se sent intimement être seul capable de guérir, ne le touchent pas assez pour le faire voler à leur secours, dût-il sacrifier tout intérêt personnel? Et quels sont les Médecins & les Chirurgiens, qui, rebutés de l'ignorance que M. Mittié leur suppose dans les maux vénériens, ne seconderoient pas un si beau zèle? Mais, parlons vrai, je prédis, moi, que si ses propositions sont acceptées par les Ministres, sa méthode, ou son remède, aura le même sort de tous ceux qui ont trompé, jusqu'à présent, les espérances du Gouvernement, & qu'il faudra toujours revenir au mercure administré en friction.

F I N.

